

choisir

revue culturelle
n° 618 – juin 2011

(Agir, méditer:
l'Esprit en œuvre



*Au commencement, ô Dieu,
ton Esprit planait comme un grand vent
au-dessus de l'abîme du chaos
et ce fut la création.*

*A la turbulence de ma propre existence
aux courants incessants
du monde contemporain
accorde les renaissances de ton Esprit !
Aux courants de mon propre cœur
aux bouleversements du monde actuel
accorde le renouveau
de ton Esprit puissant !*

J. Philip Newell
in Prières celtiques



choisir

n° 618 - juin 2011

Revue culturelle jésuite fondée en 1959

Adresse

rue Jacques-Dalphin 18
1227 Carouge (Genève)

Administration et abonnements

Geneviève Rosset-Joye
tél. 022 827 46 76
administration@choisir.ch

Direction

Albert Longchamp s.j.

Rédaction

Lucienne Bittar, rédactrice en chef
Jacqueline Huppi, assistante de rédaction
Stjepan Kusar, collaborateur

tél. 022 827 46 75

fax 022 827 46 70

redaction@choisir.ch

Conseil de rédaction

Louis Christiaens s.j.
Bruno Fuglistaller s.j.
Joseph Hug s.j.
Jean-Bernard Livio s.j.
Luc Ruedin s.j.

Mise en page et imprimerie

Imprimerie Fiorina
rue du Scex 34 • 1950 Sion
tél. 027 322 14 60

Cedofor

Axelle Dos Ghali
Stjepan Kusar

Abonnements

1 an : FS 95.-

Etudiants, apprentis, AVS, AI : FS 65.-

CCP : 12-413-1 «choisir»

Pour l'étranger : FS 100.-

par avion : FS 105.-

€ : 66.- ; par avion : € 70.-

Prix au numéro : FS 9.-

choisir = ISSN 0009-4994

Internet : www.choisir.ch

Illustrations

Couverture : Philippe Lissac/GODONG

p. 7 : P. Deliss/GODONG

p. 10 : Eglise de Chirens (F), vitrail
d'Antoine Bernard

p. 15 : Rémi Berli

p. 18 : Jacqueline Huppi

p. 23 : CCN

p. 32 : Mario del Curto

p. 34 : Pierre Emonet

Les titres et intertitres sont de la rédaction

sommaire

Editorial	2
Médias menteurs ? <i>par Albert Longchamp</i>	
Actuel	4
Spiritualité	8
Fragments <i>par Alain Decorzant</i>	
Spiritualité	9
Entre homme et femme. L'amitié spirituelle <i>par Monique Desthieux</i>	
Spiritualité	13
La vie comme prière <i>par Jerry Ryan</i>	
Religions	17
Le dialogue inter-monastique <i>par Jean-Bernard Simon-Verdot</i>	
Religions	21
L'assassinat de Shahbaz Bhatti <i>par Luciano Larivera</i>	
Cinéma	26
La disparition de la pellicule <i>par Lars Klawonn</i>	
Théâtre	31
Passions charnelles <i>par Valérie Bory</i>	
Lettres	33
Tambour battant de la douceur. Entretien avec Denise Mützenberg <i>par Sylvain Thévoz</i>	
Livres ouverts	36
Douze voyants <i>par Joseph Hug</i>	
Livres ouverts	37
Le second Socrate <i>par Marie-Luce Dayer</i>	
Chronique	44
Pentecôte <i>par Gladys Théodoloz</i>	

Médias menteurs ?

Désolé de me contredire ! Mais il le faut. Pendant des années, à l'Université de Fribourg, j'ai enseigné à mon auditoire, dans le cadre d'un cours d'éthique sans cesse revu et corrigé, qu'un bon journaliste ne pose pas de questions. Il affirme. Point. Sans interrogation. Aujourd'hui, je m'interroge. Face à la montée des critiques du public contre le goût immodéré des journalistes à se jeter sur les malheurs du monde, je me sens très perplexe. Qu'est-ce que le « bon journalisme » ? Comment corriger la détestable réputation d'une profession aussi sollicitée que décriée ? Comment éviter la contradiction entre un métier noble et nécessaire à l'opinion publique, et son exercice par une meute détestable de voyeurs tout juste capables d'éveiller les sens les plus répugnants de la foule ? Vaste sujet, relancé il y a quelques semaines par l'arrestation et le procès de Dominique Strauss-Kahn. Qui est déshonoré dans cette sombre affaire, généralement traitée par la presse de caniveau dans le menu des « faits divers » ? Pardonnez mon audace, mais j'exerce ce métier depuis près d'un demi-siècle, si je compte mes années d'« apprentissage », et l'expérience me pousse à plaider non coupable afin, comme devant une cour de justice américaine, de pouvoir exprimer ma défense.

Le public ne mérite que des professionnels payés pour combler ses attentes. Prenons une comparaison classique : un train qui arrive à l'heure, sans incident, n'est pas une information (sauf pour les voyageurs concernés) ; un train qui déraile, avec des morts, fera les gros titres et... les bonnes affaires de la presse écrite, radio et TV. Des attentats sexuels, il en survient partout à longueur de journée. Quelques faits défrayent la chronique, tels les actes de pédophilie commis par des prêtres. Alors quand le délit devient le fait d'un candidat annoncé dans la course à la présidence de la République française, c'est la curée, la frénésie, un véritable tsunami médiatique ! Parce que vous, Madame, Monsieur, vous ouvrirez la télé « pour savoir » et votre journal « pour être au courant », tout en écoutant les toutes dernières informations, si possible scabreuses, sur votre transistor. Les trois opérations sont même cumulables et certains ne manqueront pas, dans le même temps, d'envoyer un SMS à leur belle-mère ou à leur petit copain. Nous sommes ainsi construits. Autant jouer la franchise.

Face à cette vérité, le besoin de professionnels des médias respectueux de la personne humaine, de la cohésion sociale et de la dignité de leur profession s'impose encore plus. Pour ce faire, les journalistes ne sont pas dépourvus de moyens. Ils disposent notamment de chartes nationales d'éthique des médias et, très souvent, de documents adaptés aux rédactions spécifiques à chaque entreprise. Le préambule de Déontologie du groupe La Vie - Le Monde, par exemple, précise que les journalistes « disposent des moyens nécessaires pour exercer rigoureusement leur métier », qu'« ils s'interdisent toute manipulation et plagiat, (...) ne relaient pas les rumeurs, évitent le sensationnalisme, les approximations et les partis pris ». C'est clair. La réalité l'est beaucoup moins.

L'urgence est la maîtresse impitoyable du métier : tyrannie de l'audimat et surenchère de la concurrence oblige. Il n'est pas rare qu'un rédacteur glisse une petite note, pendant une pause, au présentateur du journal télévisé, pour le prévenir d'un accident majeur ou d'un décès important. Il m'est arrivé, parmi d'autres exemples, d'être invité sur le plateau de la Télévision romande pour l'élection du pape, le 16 octobre 1978. Le nom de Karol Wojtyła n'avait pas encore été prononcé. Stupeur ! Je ne l'avais jamais entendu ! Et pourtant je rentrais d'un voyage en Pologne ! Que dire ? Le journaliste n'est pas souvent un menteur, fort heureusement, mais l'improvisiste le contraint à... improviser !

Je plaide en faveur d'un métier que j'aime et d'une profession passionnante. Comme telle, elle comporte des risques. Mais la vérité m'oblige à dire que l'attitude du public peut être la plus mauvaise alliée du professionnel tenté d'aller dans le sens des plus basses flatteries et des connivences politiques ou financières. C'est là un véritable « péché mortel » qui détruit la crédibilité des médias. Alors, « médias menteurs » ? Cela dépend en partie de vous, chers lectrices et lecteurs, auditeurs, spectateurs. Votre exigence éthique est la garantie d'une presse à la hauteur de vos attentes.

Albert Longchamp s.j.



■ Commentaire

Chrétiens d'Orient

S.B. Gregorios III, patriarche d'Antioche et de tout l'Orient, d'Alexandrie et de Jérusalem, a souligné début mai la fragilisation extrême de la situation des chrétiens d'Orient face aux crises et aux révolutions dans le monde arabe. Depuis Damas, siège du patriarcat et l'une « des villes les plus importantes pour la présence chrétienne dans le monde arabe », S. B. Gregorios III a invoqué la paix, condition de la survie des chrétiens dans le monde arabe. Dans un appel aux chefs d'Etat des pays d'Europe et d'Amérique, il a demandé de ne pas encourager les révolutions : « Nos pays arabes ne sont pas préparés pour les révolutions, ni même pour la démocratie selon le type et le modèle européens. Et cela à cause de leurs structures sociale, religieuse et démographique, et de leur pluralisme très diversifié et ramifié. (...) Demandez aux chefs d'Etat des pays arabes qu'ils œuvrent pour le vrai développement ! Exigez d'eux un plan clair et courageux ! Mais n'encouragez pas les révolutions ! »

Rappelant l'expérience de l'Irak, il a déclaré que « les chrétiens seront les premières victimes de ces révolutions (...) Une nouvelle vague d'émigration suivra. (...) Nous voulons rester chez nous, dans ces pays arabes, qui sont le berceau du christianisme. »

Un avis partagé par Mgr Giuseppe Nazzaro, vicaire apostolique catholique latin d'Alep, qui a déclaré redouter que les troubles en Syrie ne déstabilisent ce pays jusque-là considéré comme un modèle de cohabitation entre communautés. Les chrétiens en Syrie représentent environ 5 % de la population, soit un million de personnes. (*Zenit/apic*)

■ Commentaire

Tunisie et migrants

La question des migrants a été au centre de la réflexion des évêques du Maghreb et d'une délégation épiscopale française et espagnole, réunis du 2 au 4 mai à Tunis. Selon eux, « l'Europe cherche surtout à mettre en œuvre une protection drastique qui ne va pas toujours dans le sens de la justice et devient souvent source d'exclusion et de discrimination ».

Les évêques ont relevé deux attitudes qui ont du mal à se rejoindre : « celle de nombreux politiques qui veulent assurer d'abord et parfois exclusivement la sécurité et la protection de leurs citoyens, malheureusement souvent pour des raisons électoralistes ; et celle des disciples de l'Evangile qui, au risque d'être taxés de naïfs, veulent envers et contre tout servir d'abord les personnes et les défendre dans leur dignité, y compris si elles sont clandestines et sans papiers (...) Ces deux attitudes pourraient se conjuguer si l'argent qui sert à protéger les frontières servait à développer au moins l'indépendance alimentaire des pays d'où partent les migrants et si des moyens étaient mis en œuvre pour assurer une vie digne à tous les citoyens. Ceux-ci ne seraient plus dans la nécessité de partir au péril de leur vie. » (*apic*)

 ■ Info

Australie : déposition d'un évêque

Mgr William Martin Morris, évêque de Toowoomba (Etat australien du Queensland), a dû renoncer à son poste, qu'il occupait depuis 18 ans, en raison de ses idées jugées trop libérales. Agé de 67 ans, il était depuis plusieurs années dans le collimateur de catholiques conservateurs qui l'avaient dénoncé à Rome, ont rapporté les médias australiens. En 2006, dans sa lettre pastorale de l'Avent, il s'était dit engagé à promouvoir activement les vocations au sacerdoce pour les hommes célibataires. Il avait aussi fait des suggestions pour pallier le manque de prêtres et avait parlé des discussions menées au plan international, national et local concernant l'ordination d'hommes mariés choisis et approuvés par leur communauté paroissiale locale, l'accueil d'anciens prêtres qui voudraient reprendre leur ministère ou l'ordination de femmes.

Mgr Morris a déclaré qu'il n'avait pas pris parti dans cette lettre de l'Avent pour ces options controversées, mais qu'il avait simplement souligné le besoin pour l'Eglise de garder l'esprit ouvert et de s'engager dans un vaste débat. Il a exprimé sa tristesse de n'avoir pas pu être entendu à Rome et a demandé pourquoi il n'y avait pas de droit de recours pour les évêques qui remettent en question leur déposition par le Vatican.

L'évêque de Toowoomba a été soutenu par près de 500 fidèles qui ont manifesté contre sa déposition par Rome, estimant que son renvoi montre comment l'Eglise a perdu le contact avec la réalité. Comme l'a exprimé une étudiante, Mgr Morris était plus qu'un évêque : « C'était un leader et un vision-

naire tenu dans la plus grande estime par les jeunes paroissiens. L'Eglise va avoir de grosses difficultés pour attirer des jeunes maintenant qu'il est parti » (*The Chronicle*, 04.05.11). (apic/réd.)

 ■ Info

Saint-Siège et Azerbaïdjan

Le Saint-Siège et l'Azerbaïdjan ont signé le 29 avril passé, à Bakou, un accord fixant les relations entre l'Etat et l'Eglise catholique du pays. Il garantit la liberté de professer et de pratiquer publiquement la foi catholique dans ce pays à majorité musulmane (90 %) où vivent quelques centaines de catholiques. L'accord reconnaît également le droit de l'Eglise de s'organiser et d'exercer sa mission selon la législation ecclésiastique. Il assure la liberté de communication des catholiques avec le Saint-Siège, l'accès aux médias et le choix d'un évêque pour la circonscription ecclésiastique correspondant à l'Azerbaïdjan, ainsi que l'obtention de permis de résidence et de travail pour le clergé. (apic)

 ■ Info

Maison des religions

L'assemblée de l'Eglise catholique de Berne et sa région a voté le 4 mai l'octroi d'un prêt sans intérêt d'un million de francs à la Maison des religions. Un signe pour le respect mutuel entre les hommes et les religions, pour l'intégration plutôt que l'exclusion. Ce prêt permettra de résoudre une bonne partie des difficultés de financement de la Maison des religions, puisqu'il manquait encore 1,7 million de francs sur un budget total de 10 millions.

La maison des religions pourrait être inaugurée en 2014. Elle disposera de deux étages dans un nouveau complexe immobilier à construire sur la Place de l'Europe et regroupera des lieux de culte pour cinq grandes religions : les alévis, les bouddhistes, les chrétiens, les hindouistes et les musulmans. Un espace de dialogue devrait permettre d'y associer les juifs, les bahais et les sikhs. (apic)

■ Info

Mort à la corrida

La France a inscrit la corrida dans l'inventaire de son patrimoine culturel immatériel (cf. **Diego Gradis**, « Les traditions vivantes. Patrimoine mondial de l'humanité », in *choisir* n° 611, novembre 2010, pp. 18-21). Cette décision a soulevé l'indignation de la Fondation Franz Weber (FFW), qui souligne que la France va dans une direction totalement opposée à celle d'autres pays qui votent l'abolition de cet acte barbare envers les animaux. En Equateur, le peuple vient de se prononcer (7 mai) en faveur de l'abolition de la corrida, suite à une campagne dans laquelle la FFW s'est fortement engagée. (com./réd.)

■ Info

Nourriture gaspillée

Environ 1,3 milliard de tonnes de nourriture, soit un tiers des aliments produits dans le monde, sont gaspillées chaque année, selon le Fonds des Nations Unies pour l'Alimentation (FAO) qui a appelé à « réduire les déchets alimentaires pour nourrir le monde ». Les pays industrialisés et les pays en développement gaspillent les mêmes quan-

tités de nourriture, mais pour des raisons différentes.

Dans les pays en développement, les pertes alimentaires sont importantes aux stades de la production, de la récolte et de la transformation, en raison notamment d'infrastructures défectueuses et de technologies de conservation dépassées. Assez limitées pour les céréales, les pertes peuvent atteindre des volumes considérables pour les denrées périssables. Elles s'amplifient avec l'urbanisation, les lieux de consommation s'éloignant des lieux de production. La FAO propose donc le renforcement de la chaîne d'approvisionnement alimentaire dans ces pays, en facilitant l'accès direct des petits paysans aux acheteurs. Les secteurs privé et public devraient également investir davantage dans le transport, la transformation et l'emballage.

Dans les pays industrialisés où chaque consommateur gaspille entre 95 et 115 kilos de nourriture par an, la perte a lieu essentiellement en bout de chaîne. La distribution rejette une partie des produits en fonction de critères esthétiques et applique des marges de sécurité importantes sur les dates limites de consommation. La FAO appelle les consommateurs « disposés à acheter des produits dont l'aspect n'est pas exactement conforme aux normes, pourvu qu'ils soient sûrs et bons », à exercer leur influence sur ces normes. Autre suggestion : l'utilisation par les organisations commerciales et caritatives de produits destinés à la poubelle mais encore acceptables en termes de salubrité, de goût et de valeur nutritive. D'une façon générale, il conviendrait de changer les habitudes du consommateur, poussé à acheter plus de nourriture qu'il n'en a besoin.

En mer aussi on constate un grand gaspillage. Sept millions de tonnes de poissons seraient rejetées chaque année dans l'océan. Les pêcheurs remettent à l'eau les poissons peu appréciés qu'ils ne pourront pas commercialiser. Ils y sont aussi poussés par la réglementation : ils n'ont pas le droit de rapporter à terre des spécimens trop petits ou pour lesquels leur quota est épuisé. Les rejets sont combattus par la réglementation européenne depuis novembre 2009, mais la mesure est difficile à contrôler. (réd.)

■ Info

Lutte contre l'homophobie

Longtemps considérée comme une maladie, l'homosexualité a été retirée de la liste des maladies mentales le 17 mai 1990 par l'Organisation mondiale de la santé. Depuis, le 17 mai a été déclaré *Journée internationale contre l'homophobie*. Elle a été marquée cette année par une victoire pour les droits humains en Ouganda, où les homosexuels sont méprisés et dénigrés par la population, au point que certains tabloïds appellent même à les « pendre ». David Kato, un militant pour les droits des homosexuels ougandais, a d'ailleurs été assassiné le 26 janvier 2011.

La loi ougandaise est extrêmement sévère à leur égard. Elle prévoit leur réclusion criminelle à perpétuité. Un nouveau projet de loi, discuté depuis deux ans, proposait de la durcir encore plus en instaurant la peine de mort en cas de relations

consenties entre deux partenaires du même sexe lorsque l'un d'entre eux est séropositif. Dans sa première version, le texte de loi prévoyait en outre de punir toute discussion publique sur l'homosexualité et rendait passible de poursuites les parents, professeurs, médecins d'homosexuels ou encore un propriétaire qui leur louerait un logement en omettant d'alerter la police sur leurs orientations sexuelles.

Le projet devait être discuté au Parlement le 13 mai passé mais n'a finalement pas été examiné, faute de temps, selon la version officielle. Il est plus probable qu'il s'agisse là d'une conséquence des campagnes internationales menées contre son instauration et des pressions étasuniennes. L'Ouganda est en effet un allié privilégié des Etats-Unis, or des parlementaires américains avaient menacé de couper l'aide américaine à l'Ouganda et de faire pression pour que toutes les aides multilatérales, en provenance du Fonds monétaire international ou de la Banque mondiale par exemple, soient gelées au cas où la loi viendrait à être adoptée. (réd.)



Fragments

Encore vite faire quelque chose. Sauter d'un lieu ou d'une activité à l'autre, quand je ne suis pas en train de jongler avec plusieurs télécommandes... Nos journées sont souvent faites d'une succession d'événements, et je me retrouve parfois, à la nuit tombante, avec une vague impression de vide. Le multi-zapping diurne laisse derrière lui une espèce de puzzle éparpillé hors de sa boîte.

Une récente visite au Kunsthaus de Zurich m'a offert une piste de réflexion. Au détour d'une salle, je me suis trouvé face à une œuvre de Tony Cragg, un artiste britannique né en 1949 : vu de près, un enchevêtrement de formes plastiques et d'objets disparates (bouteille, jouet, assiette, etc.), mais lorsqu'on s'éloigne du mur où se trouvent ces débris, l'enchevêtrement laisse deviner une cohérence insoupçonnée. La composition hétéroclite, jusque là « illisible », fait place à une forme familière. The Leaf (1983) fait éclore une tige avec quelques feuilles.

« Ah bon, et alors ? » me direz-vous. Prendre un peu de distance, faire quelques pas en arrière pour tenter d'avoir une vue d'ensemble. Paradoxalement, c'est peut-être lorsque nous prenons du recul par rapport à ce que nous vivons que nous avons une chance d'y être le plus présent. Cela n'a rien d'une recette miracle, il restera toujours au cœur de notre quotidien des fragments qui ne s'intègrent pas dans la composition plus vaste que nous souhaiterions donner à nos existences. Il n'empêche : lorsqu'une partie

du puzzle commence à prendre forme (c'est plus facile de commencer par les quatre coins !), le casse-tête gagne en attrait.

Chercher une cohérence absolue est de toute manière illusoire, ou pour le dire avec les mots que Dietrich Bonhoeffer écrivait depuis sa prison berlinoise : « ... nous ressentons que nos vies... ont un caractère fragmentaire... Notre existence... est tronquée. Il importe seulement qu'on discerne de quelle manière ce fragment de notre vie est disposé et construit et de quelle manière il se compose. Il y a, en fin de compte, des fragments qui ont leur place dans les balayures... et d'autres qui sont significatifs à travers les siècles, parce que leur achèvement ne peut être qu'une affaire divine » (23 février 1944).¹ Si certaines pièces auront alors leur place « dans les balayures », d'autres se révéleront être des miettes ou des pépites nourrissantes et précieuses, non par elles-mêmes mais parce qu'elles formeront, peut-être, les quatre coins de notre puzzle intérieur.

Bien avant notre ère, un poète ne reconnaissait-il pas dans le caillou rejeté par les bâtisseurs, devenu pierre d'angle de l'édifice, « l'œuvre du Seigneur, une merveille devant nos yeux » (Ps 118,22) ?

Alain Decorzant s.j.

1 • Résistance et soumission. Lettres et notes de captivité, Labor et Fides, Genève 2006, p. 275.

Entre homme et femme

L'amitié spirituelle

●●● **Monique Desthieux**, Genève
Théologienne

Déjà adolescente, Claire avait une grande admiration, en secret, pour le jeune François, né à Assise mais n'appartenant pas comme elle à la noblesse de la cité. La transformation tellement radicale de ce fils de drapier, avide de festoyer allègrement avec des amis frivoles et dispendieux, puis devenant un pénitent mendiant, prêchant avec passion l'amour du Christ et de la pauvreté, avait émerveillé la jeune fille. Elle aimait le voir et le revoir dans des rendez-vous clandestins - pour éviter les commérages tendancieux. A la suite de ces conversations intimes, naîtra en Claire une tendre affection qui, très innocemment, l'unira pour jamais à François. Elle ressentait en effet un appel profond à suivre François dans la voie qu'il traçait, toute orientée vers l'amour de Dieu, de sa création et d'une radicale pauvreté et simplicité de vie.

Jeanne de Chantal, ébranlée par la disparition subite de son époux, fut de son côté profondément interpellée par les prêches de l'évêque de Genève lors du Carême de l'an 1604, dans la Sainte-Chapelle de Dijon. Ses paroles sur Dieu miséricordieux et tout proche de sa créature retentirent fortement en son âme meurtrie. Dans son désarroi, Jeanne de Chantal avait reçu en songe la conviction que Dieu lui enverrait un directeur qui la

sauverait du désespoir stérile dont elle souffrait. De Monseigneur de Sales se dégageait une rare distinction de manière et de douceur et une telle bonté qu'il apparut à Jeanne comme un ange du Seigneur. Elle était prête à le suivre dans toutes ses directives.

Louise de Marillac hésita à accepter comme nouveau directeur spirituel Vincent de Paul. Elle eut d'abord une certaine répugnance, confiera-t-elle, pour ce bon paysan des Landes qu'elle trouvait un peu fruste, appartenant elle-même à la petite noblesse parisienne. Mais elle ressentit une admiration et une affection grandissantes pour ce prêtre plein de bon sens, proche de Dieu et des pauvres, et qui savait la diriger dans son désir de suivre le Christ et de soulager les misères d'autrui.

Dans le cœur des trois saints

Dans ses écrits que nous connaissons et qui ne sont pas très nombreux, François d'Assise ne mentionne pas Claire. Sa profonde amitié pour elle s'est plutôt exprimée à travers des faits et gestes relatés par ses biographes. C'est lui qui recevra les vœux de Claire, son engagement dans la vie franciscaine. Il veillera

Les grandes amitiés comme celles de Claire et François d'Assise, Jeanne de Chantal et François de Sales, Louise de Marillac et Vincent de Paul ne sont pas passées inaperçues et ont laissé des traces dans l'histoire. Bien sûr, chaque relation affective entre deux êtres est originale, unique ; on peut toutefois se demander s'il n'y aurait pas quelques caractères communs dans le développement de telles amitiés, depuis leurs premiers balbutiements jusqu'à leur plein épanouissement, et quelle en est leur fécondité.

à l'installation des « sœurs pauvres » à Saint-Damien. Il nommera deux frères de son Ordre comme protecteurs de cette jeune communauté de femmes fondée par Claire. Quand il sentira ses forces décliner, vers la fin de sa vie, c'est à Saint-Damien, auprès de Claire et de sa communauté, qu'il viendra séjourner cinquante jours, dans une cabane, partageant avec Claire les beautés de l'idéal franciscain.

François de Sales, pour sa part, a exprimé à maintes reprises dans sa correspondance¹ toute l'affection qu'il ressentit d'emblée pour Jeanne de Chantal.

*François de Sales et
Jeanne de Chantal
fondent l'Ordre de la
Visitation*



Dès la fin du Carême 1604, peu avant son départ de Dijon, le prélat confia à la baronne ce message inattendu : « Madame, Dieu me force de vous parler avec confiance ; sa bonté m'a fait cette grâce que, dès que j'ai le visage tourné du côté de l'autel pour célébrer la sainte messe, je n'ai plus de pensées de distraction ; mais depuis quelque temps vous me venez toujours autour de l'esprit, non pas pour me distraire, mais pour me plus attacher à Dieu ; je ne sais pas ce qu'il veut me faire entendre par là. » Et à sa première halte sur la route du retour en Savoie, il lui adressa ce billet : « Dieu, ce me semble, m'a donné à vous, je m'en assure toutes les heures plus fort... »

Le temps sanctifiera cette attirance réciproque. Plus l'éloignement physique grandira, plus leurs pensées, voyageant de l'un à l'autre, les rapprocheront, comme l'exprima Monseigneur de Sales dans un langage poétique et imagé : « Plus je me suis éloigné de vous selon l'extérieur, plus me sens-je joint et lié vers l'intérieur. Ce désir de sainteté doit être en vous comme les orangers de la côte maritime de Gênes qui sont presque toute l'année chargés de fruits, de fleurs et de feuilles tout ensemble. Je vous supplie de ne jamais m'oublier puisque Dieu me donne tant de volonté de ne jamais vous oublier aussi. »

A certaines questions que lui posera Jeanne, François de Sales lui répondra, le 14 octobre 1604 de sa résidence familiale à Sales, par une impressionnante missive qui s'ouvre par l'assurance de la sainte affection qu'il lui porte : « Dès le commencement que vous conférâtes

1 • *Lettres de direction et spiritualité de saint François de Sales*, présentées par E. Le Couturier, Emmanuel Vitte Editeur, 1952. Voir aussi **Marie-Claire Bussat-Enevoldsen**, *Le voile et la plume*, recensé à la p. 38 de ce numéro.

avec moi de votre intérieur, Dieu me donna un grand amour de votre esprit. Quand vous vous déclarâtes à moi plus particulièrement, ce fut un lien admirable à mon âme pour chérir de plus en plus la vôtre qui me fit vous écrire que Dieu m'avait donné à vous. »

François de Sales accepta avec beaucoup de gravité et d'affection la charge de la conduite spirituelle de Jeanne de Chantal pour collaborer respectueusement à l'œuvre de Dieu dans son âme, s'attacher à découvrir la volonté divine et l'aider à la réaliser. Il avait eu lui aussi un songe lui révélant qu'il fonderait un Ordre nouveau pour les femmes avec une dame de qualité, car le prélat déplorait que trop de couvents féminins se contentent d'une vie religieuse médiocre. Jeanne de Chantal ne serait-elle pas cette fondatrice qu'il avait vue en songe ? Mais il lui fallait d'abord l'entraîner à mener une vie toujours plus pacifiée en Dieu, amoureuse du Christ et charitable envers les membres de sa famille et des pauvres rencontrés dans son entourage.

Quant à Vincent de Paul, s'il avait remarqué Louise, cette femme triste, tourmentée et scrupuleuse qui semblait si repliée sur elle, il n'était guère disposé à se charger de sa direction spirituelle. Et c'est presque à contre-cœur qu'il l'accepta finalement. A travers les très nombreuses² lettres que Vincent adressa à Louise, nous voyons comment, peu à peu, il découvrit combien elle avait été marquée par la dureté de la vie. Il comprit mieux ses réactions anxieuses, son extrême sensibilité et découvrit la richesse de sa vie spirituelle, la solidité de son union à Dieu. C'est ainsi qu'il appré-

cia de plus en plus sa collaboration auprès des Filles de la Charité.

Une note commune

Il y a une note dominante chez ces grands saints et saintes : c'est leur profond amour pour le Christ. Que ce soit François d'Assise, si interpellé par Jésus à Saint-Damien et désirant avec tant d'ardeur partager sa vie pauvre d'évangéliste, jusqu'à recevoir ses cinq plaies dans son corps meurtri ; ou Claire, qui incitait ses sœurs « à avoir avant tout le souci de plaire au Christ, de savoir se réjouir des biens du Seigneur » et, aussi souvent que possible, de « regarder, considérer, contempler, désirer imiter le Christ ».

Ou François de Sales, qui désira avant tout que la fondation de la Visitation avec Jeanne de Chantal soit une œuvre du Seigneur. Il était animé par une confiance inaltérable dans la bonté divine et prôna dans bien des contrées la puissance active de la prière. Il enseigna sans relâche à faire oraison, à converser avec son Seigneur, de préférence autour de la vie et de la Passion du Christ.

Ou Jeanne de Chantal, qui avait confié à son conseiller son désir d'être religieuse, d'« être toute à Dieu ». Elle dut accepter, certes avec l'aide de la grâce, au cours de sa retraite en mai 1616, de renoncer aux affections humaines afin d'entrer « dans la nudité spirituelle » avec le Christ, comme le lui demandait François de Sales : « Notre Seigneur vous aime, ma Mère, Il vous veut toute sienne. N'ayez plus d'autres bras pour vous porter que les siens, ni d'autre sein où reposer que le sien et sa providence ; n'étendez votre vue ailleurs et n'arrêtez votre esprit qu'en Lui seul ; tenez votre volonté si simplement unie

2 • **Pierre Coste**, *Saint Vincent de Paul. Correspondances - Entretiens - Documents*, Gabalda, Paris 1925, quatorze volumes.

à la sienne en tout ce qu'il lui plaira de faire en vous, par vous et pour vous. Ne pensez plus ni à l'amitié ni à l'unité que Dieu a faite entre nous, ni à vos enfants, ni à votre cœur, ni à votre âme, enfin à chose quelconque car vous avez tout remis à Dieu. »

Pour Vincent et Louise, leur amour pour le Christ se déploiera de plus en plus dans le service des déshérités, reconnaissant dans chaque pauvre Jésus vivant. Vincent de Paul et sa collaboratrice veilleront qu'au cœur de la spiritualité des Filles de la Charité, règne la discipline du détachement propice à mettre sa confiance entière dans le Seigneur.

Fécondité de leur amitié

« Dans toute l'acceptation du terme, Claire fut pour François *sœur Claire* », écrit Eloi Leclerc, un capucin du XX^e siècle. « Non seulement par ses conseils et sa prière, mais surtout par la transparence de son être et de sa vie. Quand tout semblait chanceler autour de François, elle incarnait la fidélité à l'idéal primitif, à la pure simplicité de l'Évangile. Elle vivait dans le temps de Dieu, comme les étoiles "claires, précieuses et belles". Sans bruit de paroles, elle fit comprendre à François que la paix du cœur était la forme suprême de la pauvreté. La paix dans une remise totale de soi à Dieu. »

La vie de François fut pour Claire une véritable parole d'Évangile. Elle lui révéla le visage de Dieu et l'invita à suivre, dans la pauvreté et la joie, les traces de Jésus-Christ. N'est-ce pas à travers François que la personnalité de Claire a mûri avec une vigueur et une assurance surprenantes : abbesse, elle a bouleversé l'ordre social existant alors dans les monastères religieux en créant une communauté où les nobles côtoyaient

les pauvres et renonçaient aux possessions terriennes pour vivre de leurs petits travaux. Les réformes à l'intérieur de l'Église, entreprises par Claire et François en fondant la grande famille franciscaine, portèrent de multiples fruits car ils ont cherché à collaborer avec l'autorité légitime.

François de Sales confiait que l'affection qu'il ressentait pour Jeanne de Chantal « le consolait infiniment et, pour dire tout, lui était extrêmement profitable ». Quant à Jeanne, reconfortée et dirigée par le prélat, elle retrouvait son affabilité et sa sérénité, ce qui enchantait son entourage. Ensemble ils fondèrent des monastères de la Visitation ouverts même à celles de santé délicate, offrant une règle moins austère, dans un climat de grande charité. L'Ordre de la Visitation connut une prodigieuse diffusion : 13 monastères étaient fondés en 1622, à la mort de François ; 87 maisons en 1641, à la mort de Chantal. Mais l'influence de François de Sales et de Jeanne de Chantal sur la vie religieuse ne se limite pas à ce bilan. Du XVIII^e au XX^e siècle, des congrégations, associations d'hommes et de femmes surgirent dans l'Église qui se réclamèrent de l'esprit salésien, c'est-à-dire être à la fois contemplatif, actif, missionnaire et éducateur.

Louise de Marillac réussit avec toute sa finesse féminine à convaincre son cher collaborateur Vincent qu'il fallait que les Filles de la Charité ne soient pas cloîtrées comme l'étaient les religieuses à cette époque. L'autorisation pour que ses sœurs puissent parcourir villes et campagnes au service des pauvres et des malades fut obtenue en 1655 par l'archevêque de Paris et approuvée par Rome en 1668.

Ces belles amitiés ne sont-elles pas d'étonnants parcours de sainteté, reconfortant l'humanité ?

M. D.

La vie comme prière

••• **Jerry Ryan**, Winthrop, MA (USA)
Employé à l'aquarium de New England,
ancien Petit Frère de Jésus

Comment définir la mystique chrétienne ? Comme une expérience amoureuse de Dieu, une expérience personnelle qui transcende tout rite et tout dogme, dépassant les signes pour atteindre ce qu'ils indiquent. Une expérience impliquant une purification des sens et de l'esprit, qui n'est ni le fruit d'une réflexion abstraite ni celui d'une intuition intellectuelle.

Au cours des siècles, cette expérience de Dieu fut de plus en plus perçue comme le domaine d'une élite consacrant sa vie à la poursuite de la sainteté, une préparation requise pour recevoir ce don. Vouer sa vie à un tel but était déjà considéré en soi comme un « état de perfection ».

Les mystiques dans l'Eglise, c'étaient les Pères et les Mères du désert, les carmélites, les chartreux et les trappistes, ces « fous de Dieu ». Il existait des textes classiques pour orienter les âmes dans cette recherche de Dieu - depuis *L'échelle sainte* de Jean Climaque, jusqu'à *La montée du mont Carmel* de Jean de la Croix ou le *Château de l'âme* de Thérèse d'Avila. On présumait ainsi implicitement que l'union mystique avec Dieu était l'œuvre de toute une vie et que ce travail impliquait une séparation totale avec le monde, ses tenta-

tions et ses distractions. L'union mystique était réservée, croyait-on, à ceux qui en maîtrisaient les techniques, qui avaient le loisir de poursuivre une telle quête et qui faisaient l'expérience de ces « états mystiques » que décrivaient alors les manuels.

Dans le monde

Ironiquement, c'est une carmélite cloîtrée qui renversa cette conception. Thérèse de Lisieux, avec sa « petite voie », rendit accessible à tout un chacun la vie contemplative - une vie qui, de plus, se tournait vers le monde avec compassion plutôt qu'avec dégoût. Devenir « l'amour au cœur de l'Eglise » ne représentait pas chez elle une fuite hors du monde mais plutôt une mission de salut. Etre une contemplative n'avait pour elle rien de solitaire : c'était faire partie intime du Corps mystique et s'impliquer intensément dans le destin de tous.¹

Thérèse était morte depuis moins de 20 ans, lorsque Jacques et Raïssa Maritain poussèrent les choses encore plus loin. Laïcs vivant dans le monde, mais envahis d'un immense désir de connaître l'amour de Dieu, ils découvrirent dans la tradition thomiste les éléments d'une « spiritualité laïque ». Ils la concevaient comme dominée par les dons du Saint-Esprit.

L'expérience mystique est un don de Dieu, associé généralement à la prière contemplative. Or il existe une vie contemplative nourrie du bruit et des ambiguïtés du monde, inévitablement fort différente de celle, réglée, du moine dans sa cellule. De même que la relation à Dieu se vit souvent en dehors de la prière, dans le coulage de l'amour au quotidien.

1 • Cette dimension sociale a toujours fait partie de la vie des grands mystiques de l'Eglise, mais il a fallu attendre Thérèse pour la rendre explicite.

Tous les chrétiens reçoivent ces dons à leur baptême, si bien qu'ils devraient se manifester dans tous les aspects de leur vie. L'un ou l'autre d'entre eux prédomine suivant les circonstances et les tempéraments, plusieurs sont « pratiques », comme la prudence, la force, la tempérance, etc. Les Maritain avancèrent alors timidement qu'il existe, parmi ces dons, une grâce de contemplation atypique ou masquée, grâce que l'Esprit confère à ceux qui ne peuvent pas réaliser les dispositions requises pour une vie contemplative classique telle que la poursuivent les Ordres monastiques. D'avoir relié ainsi l'expérience mystique à la grâce du baptême que partagent tous les chrétiens a été un pas décisif vers la clarification de ce que peut être une vie contemplative au cœur du monde. Vatican II en profitera.

Ceux d'entre nous qui vivons « dans le monde » aujourd'hui sommes constamment gorgés d'informations et de distractions. La société essentiellement rurale et sacrale du Moyen Age avait déjà été bouleversée par la révolution industrielle et l'émergence d'Etats séculiers. L'évolution de la technologie a apporté la radio, la télévision, l'ordinateur et tout ce qui en dérive. Pour comble de difficultés, le travail lui-même est devenu compétitif, absorbant et exigeant. Tout cela paraît diamétralement opposé au silence contemplatif, et pourtant Vatican II a voulu réaffirmer la dignité baptismale du peuple de Dieu : chaque chrétien, ayant été consacré roi, prophète et prêtre, est appelé à contribuer pleinement au Royaume. Il n'est plus possible de percevoir les laïcs comme un troupeau de moutons obéissants et soumis. Ils participent pleinement à la vie de l'Eglise, y compris dans sa dimension contemplative.

Il en a résulté l'émergence d'une pléthore de groupes d'études ou de prières affiliés à des Ordres monastiques et d'offres de retraites. C'est très positif, mais cela reste inaccessible à bien des gens qui n'ont ni le temps ni les moyens de faire une retraite ou qui sont incapables de s'exprimer en groupe ou qui n'ont pas le minimum de formation intellectuelle et religieuse requis pour participer à ce genre d'activités.

La voix des anonymes

Je me demande même parfois si notre notion de « spiritualité laïque » n'est pas élitiste. Elle provient du reste de chrétiens plus à l'aise matériellement et plus éduqués que la moyenne. C'est peut-être inévitable, mais ce qui les préoccupe et les touche n'est pas nécessairement ce qui préoccupe leurs voisins sur les bancs de l'église.

Pour entendre « les laïcs », il faudrait aussi prêter l'oreille à la voix plus basse, plus discrète des anonymes. L'Esprit, Père des pauvres et des petits, repose sur eux de façon toute spéciale et leur révèle les secrets du Royaume. Ils sont porteurs d'une sagesse qu'il faudrait respecter et chérir.

Dans la même veine, Vatican II a aussi cherché à découvrir l'œuvre de l'Esprit saint au-delà des frontières visibles de l'Eglise, parmi d'autres religions, chez tous les hommes de bonne volonté. Comme l'a dit Jésus, tout acte de vraie bonté provient de la Source de toute lumière : « Nul n'est bon que Dieu seul » (Mc 10,17).

Le cardinal Journet aimait répéter cette formule, si simple et si lumineuse : « Les frontières de l'Eglise passent à travers nos cœurs. » Ce qui est pur en nous, en chacun de nous, appartient à l'Eglise ; ce qui est impur lui demeure extérieur.

L'Eglise visible est appelée à devenir le sacrement d'un mystère de grâce et de compassion qui la surpasse et qui inclut tous les êtres humains. L'Eglise institutionnelle n'est que la pointe de l'iceberg. Le Royaume poursuit en elle son chemin sur la Terre, illuminé par la foi, fortifié par les sacrements ; mais il poursuit aussi son chemin dans les cœurs purs et aimants de gens provenant de toutes religions - ou même d'aucune - et il atteint son but dans le mystère de la croix.

La prière des pauvres

Je côtoie au travail beaucoup d'immigrants qui doivent assumer deux ou trois emplois simplement pour survivre, pour donner une éducation valable à leurs enfants, pour aider les membres de leur famille demeurés au pays. Quelle peut bien être leur vie de prière ?

Gandhi déclara un jour que le courage est le trésor du pauvre. La force de ces gens qui se sacrifient, par amour, sans réserve ni arrière-pensée, ne provient-elle pas de l'Esprit saint ? N'est-elle pas une façon de connaître Dieu ? Voilà la prière des pauvres. Elle n'a pas besoin des concepts intellectuels.

Saint Augustin a laissé ce merveilleux passage : « L'amour est chose puissante. Voulez-vous entrevoir ce qu'est la puissance de l'amour ? Si quelqu'un, par nécessité, est incapable d'accomplir ce que Dieu commande, il suffit qu'il aime celui qui l'accomplit, et il l'accomplira ainsi à travers cet autre. » Ou comme le suggère la formule de Charles Journet, tout effet de la bonté est « assumé » dans les intentions de l'Eglise, s'incorpore à sa prière collective.

Chez les pauvres, ces fameuses purifications dont nous parlent *les classiques* de la vie spirituelle proviennent des souffrances que leur apporte la vie de

tous les jours, ou de celles de ceux qui les entourent. Ils savent les accepter sans s'apitoyer sur leur propre sort. Il en résulte chez eux une simplicité fondamentale, une paix discrète.

Il ne faut pas y voir là une soumission passive à une destinée inévitable. On ne saurait aimer les autres sans éprouver une faim et une soif de justice - même quand on ne peut rien y faire. A toute véritable vie contemplative appartient nécessairement une dimension sociale, un désir d'essuyer toute larme. L'amour nous montre les autres à travers les yeux

spiritualité

La « petite voie »



de Dieu, dans toute leur grandeur et toute leur dignité ; leur profanation nous frappe alors par son côté insupportable et blasphématoire. Le fait que le Christ choisisse de rester crucifié en ces petits, qu'il ne descende pas de la croix reste un scandale que seul peut affronter un espoir obstiné dans sa promesse, à la fois si claire et si obscure.

J'ai un camarade mécanicien que je connais depuis plus de dix ans. C'est un véritable original, surtout lorsqu'il a le gosier humecté par quelques bières... Or je n'ai découvert que très récemment, grâce à un article dans un journal, que sa femme et lui avaient recueilli un nombre incroyable d'enfants attendant d'être adoptés. Lorsque je lui en ai parlé, il m'a simplement raconté les joies et les peines multiples qui en ont résulté. Son amour évident pour ces enfants dont personne ne voulait, sa générosité, le fait qu'il ait toujours consenti d'avance à se laisser déchirer le cœur, tout cela dépasse de loin ce dont je serais moi-même capable. Je ne peux que l'admirer à distance. Il n'y a rien de particulièrement pieux ni d'intellectuel chez lui. Il donne, tout simplement, sans en faire un plat et sans attendre quoi que ce soit en retour.

Alexandre Soljenitsyne, dans *La Maison de Matryona*, une de ses nouvelles autobiographiques, décrit une femme très pauvre dont la vie ne fut qu'une série de déceptions et d'humiliations, mais qui s'obstinait, follement, à venir en assistance à tout le monde. Après sa mort dans un accident tragique, l'auteur conclut : « Nous avons vécu auprès d'elle et pourtant nous n'avons jamais compris que c'était elle, la proverbiale femme juste sans laquelle aucun village ne saurait subsister. Aucune ville non plus. Ni même notre pays tout entier. »

Je ne suis pas un enthousiaste de Medjugorje, mais une des réponses qui y fut attribuée à la Vierge m'a beaucoup frappé : on lui aurait demandé qui était la personne la plus sainte du village et elle aurait indiqué une vieille musulmane à laquelle personne ne prêtait la moindre attention.

S'il est vrai que les baptisés reçoivent des grâces et des illuminations spéciales, ces dons ne servent à rien s'ils ne sont pas assumés et intériorisés. C'est là une responsabilité tout autant qu'un privilège. Saint Jean de la Croix répétait constamment qu'en fin de compte nous serons jugés d'après notre amour - et rien d'autre.

Un don mystérieux

Tout comme le reste de l'Eglise visible, les Ordres contemplatifs ne sont que les sacrements du Royaume à venir, ce Royaume où les bénis du Père verront la face de Dieu sans mourir. Il est bien qu'il existe des gens qui se vouent entièrement à cette activité eschatologique, mais il ne faut pas oublier pour autant le contexte plus large. Qui porte le poids de qui au sein de la Communion des saints ? Nous n'en avons aucune idée. Ceci devrait être pour nous une source d'espoir, mais aussi un appel à une plus grande humilité.

La vie mystique de l'Eglise est son essence même. Dans un profond silence, cachée au fond des cœurs, elle est connue de Dieu seul. C'est un don mystérieux, comme Dieu lui-même est don, dans le mystère de la Trinité et de l'Incarnation rédemptrice.

J. R.

Le dialogue inter-monastique

●●● **Jean-Bernard Simon-Vermot**, *St-Maurice*
Chanoine, membre fondateur
du groupe DIM Suisse romande¹

A notre époque de mondialisation, des liens toujours plus nombreux et étroits se tissent entre les peuples de la planète. Pour que règnent entre eux la paix et la compréhension mutuelles, il est fondamental qu'ils s'entendent au niveau le plus profond, celui de la religion : d'où l'importance vitale du dialogue interreligieux, et d'un dialogue en vérité.

Au niveau international, on connaît les initiatives de l'Eglise à la suite du concile Vatican II, la journée d'Assise ou des démarches du Conseil œcuménique des Eglises. En Suisse aussi, on est sensibilisé depuis quelques décennies à la rencontre des religions avec, par exemple, la Semaine des religions, instaurée au niveau national depuis 2007, ou des expositions sur les religions présentées en divers lieux, en particulier dans les écoles. Mais on connaît peu un mouvement monastique qui poursuit à sa manière le même objectif : le dialogue interreligieux monastique (DIM).²

Pour situer ce mouvement, il faut savoir d'abord que le dialogue interreligieux a plusieurs formes, selon les situations, les personnes et surtout les degrés de profondeur. On en distingue habituellement

quatre. Le *dialogue de la vie d'abord* : il consiste à avoir dans les contacts quotidiens, dans la rue, le train, au travail, à l'école, une attitude de bienveillance, d'ouverture, de compréhension, de serviabilité, de respect.

Une deuxième forme de dialogue, très proche du premier, est *celui de l'action* : des chrétiens, des musulmans, des juifs travaillent ensemble à améliorer les conditions économiques du pays, à venir en aide aux familles pauvres, aux malades, font des démarches pour préserver la paix, arrêter les conflits.

Ensuite, plus profondément, il y a le *dialogue théologique*. Des théologiens, des penseurs cherchent à mettre en lumière des points de doctrine de leur religion, à écarter des préjugés, de fausses interprétations, à voir les similitudes et les différences. Cela dans un esprit de compréhension mutuelle, de sympathie, d'amitié, d'humilité face au mystère de Dieu qui nous dépasse les uns et les autres.

Enfin, il y a le *dialogue au niveau de l'expérience spirituelle* où l'on échange à partir de la foi dans laquelle chacun est enraciné, sur la prière, les voies spirituelles, les méthodes de méditation ou autres sujets. C'est à ce niveau de l'expérience spirituelle que se situe le dialogue interreligieux monastique.

Le dialogue interreligieux demande à ses pratiquants d'avoir confiance en ses propres racines pour pouvoir s'ouvrir à l'autre dans la profondeur du cœur. Plus encore lorsqu'il s'agit de rencontres au niveau de l'expérience spirituelle, comme en témoigne l'histoire du Dialogue interreligieux monastique (DIM), un mouvement international peu connu du public, organisé pourtant depuis plus de 25 ans.

1 • L'auteur a vécu 15 ans en Inde, dans une région himalayenne voisine du Népal. (n.d.l.r.)

2 • <http://www.dimmid.org>. (n.d.l.r.)

De fait, lorsqu'un moine chrétien entre en contact avec un moine hindou ou bouddhiste, tous deux se sentent spontanément en communion profonde. Ils se savent engagés dans la quête du même Absolu, même s'ils le conçoivent de façon différente, s'ils ne lui donnent pas le même nom. Leur vie profonde est axée sur cet Absolu, sa quête est leur plus ardent désir, leur unique vraie recherche, qui polarise toutes leurs autres activités. Alors, tout naturellement, ils échangent sur ces grandes réalités dont ils vivent. C'est un partage « d'expérience de prière, de contemplation, de foi », en même temps qu'« un enrichissement mutuel et une coopération féconde pour promouvoir et protéger

Eglise abbatiale du
Mont-St-Michel



les valeurs et les finalités spirituelles, les plus élevées de l'homme », comme le dit un document romain (*Dialogue et Annonce*, n° 35).³ Bref, en tout cela, nous nous sentons très proches les uns des autres, et c'est un encouragement mutuel.

Origine du DIM

Au début du XX^e siècle, le monachisme chrétien a connu une grande expansion en terre de mission : on comptait 15 monastères bénédictins et cisterciens dans le tiers-monde en 1900 ; ils s'élevaient à 248 en 1980. En cherchant à s'adapter aux divers pays, les moines ne tardèrent pas à découvrir des valeurs culturelles et religieuses ignorées, notamment celles de l'hindouisme et du bouddhisme. Survint le Concile, avec l'impulsion qu'il donna au dialogue interreligieux. Les moines entrèrent dans ces orientations, selon l'originalité de leur vocation, vivement encouragés par Rome.

Des pionniers comme l'abbé Monchanin et le Père Le Saux, convaincus que l'Eglise ne rencontrera les religions asiatiques qu'au niveau de l'expérience mystique, fondèrent dans le sud de l'Inde un ashram, un ermitage adoptant la pauvreté et la simplicité des ashrams hindous, dans lequel ils cherchèrent à vivre en chrétiens les valeurs spirituelles de l'hindouisme. D'autres, comme B. Griffith et T. Merton, s'engagèrent dans la même ligne. Deux congrès monastiques, à Bangkok (1968) et à Bangalore (1973), étudièrent les implications du dialogue inter-monastique : expérience de Dieu, voies spirituelles, vie communautaire, etc.

3 • Conseil pontifical pour le dialogue interreligieux, Rome 1991. (n.d.l.r.)

D'Asie, le mouvement se répandit en Europe et en Amérique. L'Ordre bénédictin institua un organisme, le Dialogue interreligieux monastique (DIM), qui joua un rôle très important dans l'éveil des moines et moniales à cette tâche neuve de l'Eglise. Il suscita des initiatives, coordonna les efforts, favorisa des rencontres et des sessions, stimula des études théologiques et spirituelles, créa des revues périodiques (comme le *Bulletin DIM-MID*). Aujourd'hui le DIM est organisé à l'échelle mondiale et prend un essor croissant ; il est la contribution propre des moines au dialogue entre les religions du monde.

Dans la pratique

En Suisse romande, un petit groupe s'est formé à la fin du siècle dernier, travaillant en lien avec le DIM de France et de Belgique, dans cet esprit de dialogue interreligieux. Il comprend une quinzaine de membres venant de divers Ordres religieux catholiques et aussi d'une moniale et de pasteurs réformés. Ils ont des échanges réguliers avec les moines bouddhistes du centre Rabten Choeling au Mont-Pèlerin, au-dessus du lac Léman, des contacts plus sporadiques avec des hindous à Genève et en France, et vivent des rencontres avec des soufis musulmans de la confrérie Alawiya établis en Suisse.

Le travail du DIM de Suisse se situe sur deux plans différents. Dès le début, ses membres ont compris que le dialogue avec les autres religions suppose d'abord un solide enracinement dans la foi chrétienne et une fidélité sans réserve à l'amour manifesté dans le Christ. C'est cette expérience chrétienne de Dieu qui peut s'ouvrir et s'enrichir au contact des religions de l'Asie.

Dans cette perspective, le groupe se réserve des journées de réflexion et de prière, car la vraie source du dialogue interreligieux, ce ne sont pas les idées, mais le vécu spirituel. La docilité à l'Esprit saint, qui est mystérieusement présent et agissant dans ces religions, fait prendre conscience de leurs valeurs pour les assimiler dans la foi, loin de tout syncrétisme : sens de l'Absolu indicible, intériorité, non-violence, compassion, etc. D'où l'importance de connaître à la fois notre propre tradition chrétienne, avec ses richesses mystiques, et les religions orientales.

Il ne suffit pas d'avoir une connaissance objective, juste et sans préjugés de ces dernières ; il importe de les pénétrer de l'intérieur, de saisir leur âme par empathie, par connaturalité affective. Une telle ouverture fait pressentir avec émerveillement des aspects nouveaux du mystère de Dieu. On découvre alors d'étonnantes similitudes avec le christianisme, mais aussi des divergences qui ne sont pas à nier. L'étude méditative de textes comme les *Upanishads*, la *Bhagavad Gita* ou le *Dhammapada* bouddhique est de ce point de vue hautement profitable. Voilà pour le premier aspect, ce qu'on pourrait appeler le *dialogue intérieur*.

Le second plan, ce sont les contacts directs avec les moines asiatiques, bouddhistes ou hindous : c'est le *dialogue extérieur*. Dès le début, il s'est fait dans la cordialité. Le climat d'estime et de compréhension réciproques qui règne dans ces rencontres est particulièrement remarquable. Il s'établit entre moines chrétiens et non-chrétiens une communion profonde, ce qui n'est pas surprenant quand on pense que les uns et les autres consacrent leur vie à la recherche de l'Absolu, même s'ils ne le conçoivent pas de manière identique. On y sent une marque de l'Esprit. Cela de façon plus intense au moment de la prière, dans le

Jean-Bernard
Simon-Vermot,
*Echos infinis
du silence.*

*Vers une spiritualité
chrétienne ouverte
à l'Orient*, Médiasapaul,
Montréal/Paris 2006,
196 p.⁴

silence. Car les échanges d'idées ne sont pas tout : tantôt les chrétiens sont présents aux prières des bouddhistes, tantôt ceux-ci viennent à nos offices liturgiques.

L'union ainsi créée au niveau des profondeurs de l'âme favorise beaucoup les discussions. On cherche alors plutôt ce qui unit que ce qui sépare, sans se cacher les différences. Dans chaque rencontre, un thème est choisi, exposé tour à tour par chacune des parties (l'effort spirituel, la compassion, la méditation...). Un texte, tiré de nos Ecritures respectives, sert souvent de point de départ. Questions et réponses s'enchaînent. Un tel dialogue est extrêmement enrichissant et il interpelle chacun.

Tous concernés

S'il est vrai que le dialogue profond dont on a parlé jusqu'ici est réservé avant tout aux moines, le dialogue interreligieux lui-même nous concerne tous. Car le brassage actuel des populations est un mouvement irréversible, qui ira croissant. Il demande de tous, en vue d'assurer une paix déjà si fragile, un effort de compréhension mutuelle, de dialogue et d'amitié. Y compris au plan religieux, et c'est là que cela devient souvent difficile car la religion est ce qui touche au plus intime et profond de l'homme.

Quelle attitude adopter ? Une double attitude : ouverture et fidélité. *Ouverture*, car toutes les religions ont des valeurs positives, données par Dieu qui agit dans toute l'humanité par son Esprit ; elles témoignent d'une aspiration sincère et souvent très vive vers Celui qui est la source et la fin de toute créature. L'Eglise reconnaît tout « ce qui est vrai et saint dans ces religions » hors du christianisme, dit le concile Vatican II

(*Nostra Aetate* 2). Une ouverture qui ne se laisse pas rebuter par ce qui, à première vue, nous semble étrange et nous heurte, mais qui, à y regarder de plus près, peut nous enrichir de points de vue nouveaux ou combler nos lacunes, tant il est vrai que le mystère de Dieu nous dépasse et qu'il est « plus grand que notre cœur ». On cherchera donc à connaître de plus près ces religions, d'une connaissance objective et qui écarte les préjugés ; mais plus encore, on s'efforcera de pénétrer de l'intérieur l'âme des autres croyants, à les « regarder dans l'axe de leur vocation », comme disait Massignon. Cela ne nous empêchera pas d'être aussi critiques, lucides quant aux inévitables limites de tout ce qui est humain.

Fidélité ensuite : cette ouverture ne doit pas nous empêcher d'être nous-mêmes, d'être fidèles à notre foi chrétienne. Si Dieu « veut sauver tous les hommes » (I Tm 2,4), il les sauve par celui qui est la Voie, la Vérité et la Vie, Jésus-Christ. Dans cette fidélité, nous pourrions reconnaître en quoi les autres religions peuvent nous aider à approfondir notre foi et notre vie chrétienne. Ainsi l'exemple des autres croyants peut nous stimuler à ouvrir notre regard à la transcendance divine, alors que la vie moderne tend de plus en plus à nous faire vivre tout en surface. Et par là nous serons pressés d'annoncer l'Evangile, de témoigner de l'amour infini manifesté par le Christ, selon que l'Esprit nous inspirera. Nous réaliserons alors que tous les hommes sont pèlerins du même Absolu, en marche vers le royaume du Père.

J.-B. S.-V.

4 • Voir la recension de cet ouvrage in *choisir* n° 563, novembre 2006, p. 39, ou sur www.cedofor.ch. (n.d.l.r.)

L'assassinat de Shahbaz Bhatti

●●● **Luciano Larivera s.j.**, Rome
Rédacteur à « *La Civiltà Cattolica* »¹

Shahbaz Bhatti était un chrétien humble et sérieux, un politicien héroïque et généreux. Membre du principal parti gouvernemental, le PPP (Parti pakistanais du peuple), il avait été confirmé dans son poste de ministre pour les Minorités religieuses du Pakistan, lors d'un récent remaniement gouvernemental, par le Premier ministre Yousaf Raza Gilani, du PPP aussi. Il était le seul ministre non musulman du gouvernement fédéral. Quelques semaines avant son assassinat, il avait demandé : « Priez pour moi. Je suis un homme qui a coupé les ponts avec le passé. Je ne peux ni ne veux retourner en arrière quant à mon engagement. Je combattrai l'extrémisme et me battrai pour la défense des chrétiens jusqu'à la mort. »

Bhatti avait décidé de ne pas se marier pour se consacrer à sa mission. Ce jour-là, il sortait comme d'habitude de chez lui où il habitait avec sa mère et les autres membres de sa famille. Le ministre se trouvait avec son chauffeur et une nièce dans l'automobile de service, non blindée, malgré ses demandes. Un commando terroriste a extrait Bhatti du véhicule et l'a massacré de trente coups de feu. Ces hommes ont agi sans sourciller et ont laissé sur les lieux du délit quelques pamphlets signés *Tehrik-e-Taliban-*

Punjab (le chemin des talibans du Pakistan). Le ministre n'aurait pas voulu d'escorte car son ami et collègue de parti Salmaan Taseer, gouverneur du Punjab et musulman, avait été assassiné deux mois plus tôt par un membre de son escorte sans que les autres hommes de sa protection rapprochée ne puissent intervenir.

Bhatti et Taseer ont été « punis » pour avoir lutté en faveur de l'abolition, ou du moins de la réforme, de la loi sur le blasphème du Pakistan, la racine de tous les maux des chrétiens du pays. Cette « loi noire » semble intouchable. Des voix extrémistes demandent en effet que toute demande de sa modification soit considérée comme blasphématoire. Or Bhatti voulait maintenir la Commission pour la révision de la loi sur le blasphème, révision qui faisait parti du programme du président Asif Ali Zardari, veuf de Benazir Bhutto, pour les élections du 6 novembre 2008

Le gouverneur musulman et le ministre catholique ont pris un autre risque : celui de demander la libération d'Asia Bibi, une catholique de 45 ans, mère de cinq enfants, condamnée à la lapidation en novembre 2010 pour avoir offensé le Prophète et toujours en attente de la sentence d'appel. A l'occasion du 8 mars passé, Journée internationale de la femme, l'Eglise catholique pakistanaise et les chrétiens indiens ont lancé un énième appel pour sa libération. Ils

religions

La stabilité politique du Pakistan est menacée chaque jour, et de manière systématique, par la violence et la haine ethno-religieuse. Un avertissement pour les autres pays islamiques quant à la manière dont le virus de l'intolérance religieuse peut conduire progressivement une démocratie à l'effondrement. L'assassinat de Shahbaz Bhatti, ministre pour les Minorités religieuses du Pakistan, à Islamabad, le 2 mars dernier, est en ce sens symptomatique.

1 • Une version plus développée de cet article est parue dans *La Civiltà Cattolica*, n° 3859, Rome, avril 2011, pp. 80-90.

ont affirmé qu'Asia Bibi représentait toutes les femmes qui se trouvent derrière des barreaux ou qui, bien qu'apparemment libres, sont opprimées et violentées à cause de leur sexe ou de leur foi.

Après les funérailles d'Etat dans la capitale, le martyr Bhatti fut enterré en présence de 10 000 personnes, de toutes religions, aux côtés de son père, mort quelques mois auparavant, à Khushpur, dans l'arrière-pays de Faisalabad, au Punjab. Le ministre avait passé son enfance dans ce village catholique fondé par les dominicains.

Réactions internationales

En septembre dernier, Benoît XVI avait rencontré le ministre et avait rendu hommage au sacrifice courageux du gouverneur Taseer. Depuis l'Angélus du 6 mars dernier, le pape a multiplié les déclarations et les gestes pour reconforter les catholiques pakistanais traumatisés par cet homicide : « Je demande au Seigneur Jésus que l'émouvant sacrifice du ministre pakistanais Shahbaz Bhatti réveille dans les consciences le courage et l'engagement à défendre la liberté religieuse de tous les hommes, et, de cette façon, à promouvoir leur égale dignité. » Les diplomates occidentales ont montré leur désunion quant au climat de violence et d'intolérance qui règne au Pakistan où la loi antiblephème est utilisée comme une arme de chantage contre les minorités. Le 10 mars dernier, le Parlement européen a approuvé une *Résolution* dans laquelle il demande au Pakistan de faire la lumière sur tous les aspects de l'assassinat de Bhatti, de porter en justice et de punir les coupables, de nommer rapidement un nouveau ministre pour les Minorités religi-

euses et de poursuivre l'œuvre de son prédécesseur.² Déjà en mai 2010, à la suite de l'assassinat de Taseer, deux *Résolutions* européennes avaient demandé au Pakistan la défense des droits humains, la protection des minorités religieuses et l'abolition de la loi sur le blasphème.

Le 16 mars, le cardinal Keith O'Brien, archevêque de St Andrews et d'Edimbourg, a demandé au gouvernement britannique et aux Occidentaux de poser quelques conditions dans sa coopération avec le gouvernement pakistanais : le plein respect de la liberté religieuse, la protection des communautés chrétiennes persécutées, la défense des droits humains et l'arrêt des discriminations. Juste avant lui, l'archevêque de Cantorbéry Rowan Williams avait écrit que Shahbaz Bhatti « était mort comme un martyr non seulement pour sa foi mais pour une vision commune des chrétiens et des musulmans pakistanais ». Le prélat anglican avait lancé un appel à l'intelligentsia islamique internationale pour qu'elle s'engage à contester le populisme de l'extrémisme moderne.

Les prêtres et les religieuses du Pakistan n'hésitent pas non plus à parler de Bhatti en terme de « martyr ». De leur côté, les évêques pakistanais ont confirmé qu'« il s'agit d'un parfait et tragique exemple du climat insoutenable d'intolérance dans lequel nous vivons au Pakistan. Nous demandons au gouvernement, aux institutions, à tout le pays, de reconnaître et d'affronter de telles questions pour mettre un terme à cet état des choses où la violence triomphe. » Ils ont également envoyé la

2 • Paul Bhatti, le frère de Shahbaz, a depuis été nommé conseiller spécial du Premier ministre pour les Minorités religieuses. (n.d.l.r.)

demande au Saint-Siège pour que Bhatti soit proclamé martyr, tué *in odium fidei* (en haine de la foi). L'imam de la mosquée de Badshahi à Lahore, Mohammad Azam, choqué par la mort de son « bon ami » Bhatti, a dénoncé le fait que « les gens n'ont plus le droit d'exprimer leurs propres opinions ». Il a ajouté que « ceux qui ont revendiqué l'assassinat ne sont pas musulmans ni même des êtres humains... [car] l'islam est une religion de la paix qui enseigne le respect des minorités ».

Chaos politique

Malheureusement, les homicides motivés par la religion sont présentés publiquement par des extrémistes islamiques comme des actes qui plaisent à Dieu et qui garantissent le salut immédiat. L'Etat pakistanais n'arrive ni à prévenir ni à sanctionner la violence contre les minorités. Au contraire, la haine religieuse est même alimentée dans les écoles publiques. Les manuels scolaires officiels ne mentionnent pas les minorités religieuses, qui sont considérées comme ne faisant pas partie de la nation. A côté de l'instruction ainsi déformée, on trouve aussi des prédicateurs dans les mosquées, à la télévision et sur Internet qui déclament la liste des ennemis à abattre et alimentent la culture de l'intolérance religieuse. Se trouve actuellement à l'index la députée Sherry Rehman qui, en 2010, avait proposé de modifier la loi sur le blasphème. Son parti, le PPP, l'a contrainte à retirer l'initiative. Elle vit semi-recluse et reçoit continuellement des menaces de mort. Pour d'autres, il ne reste plus qu'à chercher asile à l'étranger.

En plus des chrétiens du Pakistan, les ahmadis³ sont légalement persécutés non en tant qu'hérétiques, mais comme non-musulmans ! C'est pourquoi ils ont boycotté les élections. On observe aussi des tensions entre les deux écoles sunnites des Deobandi et des Barelvi. La violence religieuse est donc systématique et peut toucher n'importe qui. Les victimes des extrémistes tombent, tout comme les militants des droits humains, tel Naeem Sabir, tué dans la province du Beluchistan le 1^{er} mars dernier.

Le pays souffre de nombreux déchirements ethniques et politiques. Le climat d'intolérance est alimenté par des extrémistes assassins et leurs leaders religieux radicaux, mais également par des avocats, des journalistes, des politiciens aux visées hégémoniques. Les extrémistes religieux se sont également infiltrés dans les Forces armées et les services secrets, qui soutiennent les talibans afghans mais sont en conflit avec une partie des talibans pakistanais, coordonnés de leur côté avec les jihadistes qui luttent pour l'annexion du Cachemire indien au Pakistan. La constellation des

Shahbaz Bhatti



3 • Mouvement religieux dérivé de l'islam à la fin du XIX^e siècle.

groupes extrémistes est large et nébuleuse. Derrière le paravent des activités éducatives et caritatives, leur recrutement se renforce dans les *madrassa* (écoles coraniques) et les camps de réfugiés afghans ou de déplacés à la suite des inondations de l'été passé.

A cela s'ajoute le fait que les forces armées ont un fort pouvoir de veto sur le gouvernement, même si elles ne semblent pas disposées à un coup d'Etat, car elles sont conscientes que la solution aux problèmes sociaux et économiques du pays se trouve hors de leur portée. Les militaires ne veulent pas risquer l'impopularité.

Enfin, le gouvernement et la magistrature en particulier semblent avoir capitulé devant les ingérences des extrémistes et des services secrets pakistanais. La loi anti-blasphème, dans ses applications variées, justifie la terreur politique et décourage les Pakistanais libéraux. Les musulmans modérés sont littéralement broyés par l'autorité des Forces armées, par le fanatisme religieux et l'ingérence des pays étrangers qui favorisent la corruption, l'abus de pouvoir et les crimes contre les droits humains, comme la torture. Les revendications sociales sont donc devenues l'apanage des fondamentalistes, qui pourtant n'ont pas les instruments culturels, techniques et bureaucratiques nécessaires pour résoudre les problèmes du sous-développement économique chronique du pays.

L'intimidation et l'impunité des violences extrémistes (et des représailles militaires) sont les pivots autour desquels se gère le chaos pakistanais. Au bout du compte, l'identité nationale, déjà fragile, risque bien de s'évanouir. Pire encore, bien qu'improbable : on ne peut exclure que l'anarchie croissante pakistanaise permette aux groupes jihadistes de se

rendre maîtres du matériel et des armes atomiques, dont les Etats-Unis semblent ignorer l'emplacement.

Religions instrumentalisées

Pour bloquer la spirale autodestructrice, un nouveau pacte social pakistanais devrait impérativement exiger le rétablissement rapide d'un système juridique pénal qui fonctionne. Cela inclut nécessairement la réforme radicale de la loi anti-blasphème qui justifie l'usage extrajudiciaire de la violence, également contre celle ou celui qui quitte l'islam pour une autre religion. A moyen terme, il est indispensable que le système scolaire public s'ouvre à une éducation plus moderne, susceptible de donner aux élèves des compétences professionnelles, mais aussi de les former à de nouvelles idées de justice et de leur présenter une vision de l'histoire du pays « capitalisant » la richesse du peuple polymorphe du Pakistan.

Cela ne se fera pas sans des dépenses militaires moins disproportionnées. La paix avec l'Inde et l'Afghanistan doit être considérée comme indispensable, car le conflit au Pakistan n'est pas d'ordre religieux mais bien politique, avec le risque d'une guerre civile. Le dialogue interreligieux est impuissant lorsqu'une religion est utilisée comme un instrument de pouvoir, d'oppression et de sous-développement.

L. L.

(traduction : Th. Schelling)

Testament spirituel de Shahbaz Bhatti

« Je m'appelle Shahbaz Bhatti. Je suis né dans une famille catholique. Mon père, un enseignant à la retraite, et ma mère, femme au foyer, m'ont éduqué selon les valeurs chrétiennes et les enseignements de la Bible qui ont influencé mon enfance. Enfant déjà, je me rendais seul à l'église et y trouvais une profonde inspiration dans les enseignements, dans le sacrifice et la crucifixion de Jésus. Ce fut son amour qui me poussa à offrir mon service à l'Eglise. Les conditions épouvantables dans lesquelles évoluaient les chrétiens du Pakistan m'écœurèrent. Je me rappelle d'un Vendredi saint, lorsque je n'avais que 13 ans : j'écoutais un sermon sur le sacrifice de Jésus pour notre rédemption et pour le salut du monde. Et je voulais correspondre à cet amour en donnant de l'amour à nos frères et sœurs et en me mettant au service des chrétiens, spécialement des pauvres, des nécessiteux et des persécutés qui vivent dans ce pays islamique.

On m'a demandé de mettre fin à ma bataille, mais je l'ai toujours refusé, même au risque de ma propre vie. Ma réponse a toujours été la même : je ne veux pas la popularité, je ne veux pas de position de pouvoir. Je ne veux qu'une place aux pieds de Jésus. Je veux que ma vie, ma personne, mes actions parlent de moi et disent que je suis en train de suivre Jésus-Christ. Un tel désir est si fort en moi que je me considère comme privilégié - en ce que je m'efforce d'aider les nécessiteux, les pauvres, les chrétiens persécutés au Pakistan - du moment que Jésus accepte jusqu'au sacrifice de ma vie. Je veux vivre pour le Christ et pour lui je veux mourir. Je n'éprouve aucune peur dans ce pays. A plusieurs reprises, les extrémistes ont voulu me tuer, m'emprisonner ; ils m'ont menacé, persécuté et ont terrorisé ma famille.

Je dis que tant que je serai en vie, jusqu'à mon dernier souffle, je continuerai à servir Jésus et cette humanité pauvre et souffrante que sont les chrétiens, les pauvres, les nécessiteux. Je crois que les chrétiens du monde qui ont tendu la main aux musulmans touchés par la tragédie du tremblement de terre de 2005 ont construit des ponts de solidarité, d'amour, de compréhension, de coopération et de tolérance entre les deux religions. Si de tels efforts continuent, je suis convaincu que nous réussirons à vaincre les cœurs et les esprits des extrémistes. Cela provoquera un changement positif : les gens ne se haïront plus, ne se tueront plus au nom de la religion, mais s'aimeront les uns les autres, apportant l'harmonie en cultivant la paix et la bonne entente dans cette région du monde.

Je crois que les pauvres, les orphelins, quelle que soit leur religion, doivent être considérés avant tout comme des êtres humains. Je pense que ces personnes font partie de mon corps en Christ, qu'elles sont la partie persécutée et qui a besoin du corps du Christ. Si nous, nous menons à terme cette mission, alors nous gagnerons une place aux pieds de Jésus et je pourrai le regarder sans honte. »¹

1 • Extrait de **Shahbaz Bhatti**, *Cristiani in Pakistan. Nelle prove la speranza*, Marcianum Press, Venise 2008, pp. 39-43 (cf. www.oasiscenter.eu).

La disparition de la pellicule

●●● **Lars Klawonn**, Zurich

Licencié en philosophie et en lettres¹

La grande mutation technique que constitue le passage de la pellicule au numérique implique des changements considérables de la forme des films, de leur perception par le public et de vie pour ceux qui y travaillent. Cette transformation est ontologique et ses conséquences multiples. Elle voue le cinéma à une disparition probable.

Il est indéniable que le numérique au cinéma rajoute aux possibilités de la mise en scène là où son emploi relève d'un choix personnel et artistique, là où il correspond au plus près à la vision qu'a le cinéaste de son travail. On peut obtenir des tonalités, des ambiances, des effets visuels qu'on n'obtiendrait pas avec la pellicule. Ainsi certains films n'auraient pas vu le jour sans le numérique, comme *L'Anglaise et le Duc* d'Eric Rohmer. Dans une interview, le cinéaste dit que cette nouvelle technologie lui a permis de réaliser ce film comme il le souhaitait : garder une souplesse dans le tournage, changer des scènes au dernier moment, dans le cadre d'un film à grand budget et relativement lourd à mettre en scène.

Mais mon propos est ailleurs. Il s'agit de montrer que le numérique n'a rien à voir avec le cinéma, quoique massivement employé par celui-ci. La confusion se nourrit d'une méconnaissance du cinéma souvent teintée de mépris - qui profite aux nouvelles technologies de l'immediat et du multimédia. C'est cette confusion plus que le souci d'économiser sur les dépenses grâce au numérique qui, en fin de compte, risque de pousser la pellicule vers la sortie. Comme souvent, pour ne pas dire toujours, nous sommes hyper conscients de ce que les nouvelles techniques nous apportent, mais totalement inconscients de ce qu'elles nous font perdre.

Même si la plupart des films sont aujourd'hui encore tournés sur pellicule, leur montage est intégralement numérique depuis des années. Dans les salles de montage, la pellicule, les ciseaux, les adhésifs et la moviola ont disparu. L'écran plat, l'ordinateur, le logiciel de montage et les haut-parleurs sont les nouveaux outils du monteur.

Fin d'une matérialité...

Avant le numérique, monter un film était un métier artisanal et tactile. Le monteur devait sentir la pellicule, savoir que telle longueur déroulée entre ses mains représentait telle durée. Il restait en contact sensuel avec la pellicule, qui respire comme une peau sensible et palpitante sur laquelle s'imprime la vie. Cette matérialité imposait un temps de travail plus long. Il fallait changer les bobines et tenir compte de l'existence physique du film. Cela prenait du temps de trouver le bon rythme. On en profitait pour réfléchir, car si on ratait le montage, il était difficile de recommencer à zéro, cela prenait un temps fou.

Avec le numérique, cette belle matérialité passe à la trappe. Le métier du monteur devient abstrait, virtuel, cérébral.

1 • Avec une formation en cinéma et en ethnologie européenne. Lars Klawonn se consacre actuellement à des projets littéraires. (n.d.l.r.)

Tout est informatisé, chaque plan, chaque scène se retrouve sur l'écran à portée d'un clic de souris. Le travail est conceptuel, mais aussi ludique. On s'amuse à monter des versions très différentes d'un même film. On fait, on défait, on refait, il y a mille possibilités, alors que le collage obligeait à travailler dans le définitif. Le numérique accélère tous les composants du montage. Cette accélération est dans une très large mesure responsable de la réduction de la durée moyenne des plans des films depuis une quinzaine d'années.

Le numérique explique, à mon sens, pourquoi beaucoup de films sont aujourd'hui mal montés, hâtivement faits, bâclés. On ne regarde plus le matériel qu'on a sous la main. On ne le sent plus. La matérialité de la pellicule disparaît dans le courant électrique des pixels égalitaires et immatériels du numérique. Elle n'y laisse plus la moindre trace. Le support des films consiste en des signaux codés et informatisés, permettant le traitement égal de données très différentes (textes, musiques, sons, photos, images).

...et de l'objectivité

Or le cinéma est une invention du XIX^e siècle, un procédé mécanique qui fonctionnait sans électricité. Les premiers opérateurs travaillaient à la manivelle avec le soleil comme seule lumière. Pour la première fois, comme l'a constaté André Bazin lorsqu'il distinguait la photographie de la peinture, « une image du monde extérieur se forme automatiquement sans intervention créatrice de l'homme ». Le cinéma lui apparaissait

comme « l'achèvement dans le temps de l'objectivité photographique »,² en intégrant les dimensions de mouvement et de durée. C'est *La sortie de l'usine* des Frères Lumière où on assiste à la sortie des ouvriers comme si on y était. Aucun autre moyen d'expression ne peut rendre le mouvement dans sa durée intégrale.

Au cinéma, le plan, et à plus forte raison le plan-séquence, forme l'unité du mouvement dans la durée. Une fois tourné, il n'est plus modifiable. Il est réussi ou raté, mais la pellicule est impressionnée. Le plan est aussi définitif qu'une marque au fer rouge.

Le numérique fait perdre au cinéma cette dimension de vérité liée à la durée réelle du mouvement. Il ne s'agit pas d'un procédé mécanique, mais d'une entité électrique dont la base n'est pas la durée mais l'assemblage et la manipulation infinie de l'image dans tous ses composants, l'image électrique n'étant jamais définitive, donc modifiable et modulable à l'infini.

On pourrait objecter que Georges Méliès déjà, contemporain des Frères Lumière, manipulait la pellicule pour créer un cinéma de l'irréel et de l'illusion. Mais Méliès était avant tout un prestidigitateur. Il avait présenté des spectacles de magie dans les théâtres de son époque avant de s'intéresser au cinématographe. Les effets relevant du théâtre constituaient donc la base de son cinéma-spectacle. Il n'en reste pas moins que s'il est vrai qu'il a inventé des trucages cinématographiques (flou, surimpressions, travelling, etc.), il exerçait le même art que les Frères Lumière, travaillant avec la pellicule et projetant sur écran.

Chez les Frères Lumière comme chez Méliès, le plan conserve son intégrité physique. Chez Méliès, comme dans tout le cinéma avant le numérique, l'arti-

2 • André Bazin, « Ontologie de l'image photographique », in *Qu'est-ce que le cinéma ?* Cerf, Paris 1994, (première édition, en quatre volumes parus de 1958 à 1962).

ficé, la construction, la manipulation viennent essentiellement du montage. Celui-ci est un puissant moyen de « mensonge », en même temps qu'il constitue une figure de pensée, un outil pour composer des éléments qui dépassent la perception ordinaire et qui, raccordés, rendent visible ce qui autrement serait resté invisible.

La personnalité du cinéaste, sa vision du monde se manifestent par les effets de montage, mais aussi par sa manière de poser la caméra, par le cadrage, par le choix de la lumière, des couleurs, des objectifs, etc. Ce sont là autant de manières pour le cinéaste de marquer de son sceau la matière même de son film. Mais contrairement à la littérature et à la peinture, l'objet filmé subsiste au sein de l'œuvre indépendamment de la façon dont il est filmé et monté ; il ne disparaît pas derrière les intentions de l'artiste. Le plan reste irréductible, intouchable dans sa réalité physique. La pellicule, toujours, reçoit une trace du réel, de la matière, qui n'est pas de l'ordre des idées, une trace du monde sans discours, une trace de la présence réelle des choses. Avec le numérique, tout devient possible et le plan perd son intégrité physique. Le travail de post-production a pris une telle ampleur qu'il provoque l'éclatement du plan. Aujourd'hui il existe des films de cinéma dont 70 % ont été réalisés sur l'écran d'un ordinateur. Remplissages des plans, mouvements artificiels de la caméra, ajouts, suppressions, remplacements, effacements, incrustations, éclaircissements artificiels, modifications de toutes sortes. Le numérique remplace la durée du plan par son éclatement et par sa saturation. C'est une ouverture décisive sur la manipulation durable du réel enregistré. On ne croit plus à ce qu'on voit et on a bien raison. Le plan se transforme en un assemblage complètement artificiel.

Je n'ai rien contre le travail de post-production au cinéma. Cela a toujours existé. Mais croire et faire croire qu'une séquence entièrement réalisée en post-production est la même chose que les plans-séquences de *L'Homme de Londres* de Béla Tarr, par exemple, est une aberration.

Esthétique froide

On dit souvent que la qualité du numérique est supérieure à la pellicule. Je pense que c'est faux. Bien entendu, tous les films sont aujourd'hui techniquement bien faits, bien photographiés. Ce sont des films parfaits dans un monde parfait. Mais quand je parle de qualité, je ne parle pas de la qualité technique mais de *la qualité esthétique*. Comparé à la pellicule, le numérique donne une image froide, qui manque de qualités affectives, sensibles, humaines. C'est une esthétique de réfrigérateur où la chaleur des couleurs et des sons ne passe plus. Elle fait tort à beaucoup de films de cinéma.

Pour s'en convaincre, il suffit de regarder *Rio Bravo* de Howard Hawks au cinéma, puis une seconde fois sur DVD. Dans ce film, les couleurs sont chaudes - du rouge foncé, du brun, du vert, du bleu profond. Sur DVD, même le brun devient agressif. Les couleurs ne passent pas. C'est propre, c'est clean, c'est froid, ce n'est pas *Rio Bravo*, ce n'est pas l'amour de l'humanité, c'est autre chose. Le film est altéré dans son corps même.

L'esthétique numérique transforme le monde en un corps abstrait, virtuel et synthétique où rien ne s'incarne vraiment, car il produit une image informatisée représentant plus une idée de la chose que la chose elle-même. Il n'y a pas que les couleurs qui ne passent pas.

L'espace ne passe pas, l'enchantement ne passe pas, la lenteur, les mouvements lents de la caméra ne passent pas.

Quand on regarde sur petit écran *La Prisonnière du désert* (John Ford), *Tous en scène* (Vincente Minelli), *Nostalghia* (Andreï Tarkovski), *Van Gogh* (Maurice Pialat), pour ne citer que ces quelques exemples, on obtient au mieux une idée du film, mais pas le film. Tout agencement image/son qui sort du cadre strictement narratif pour devenir vision poétique, contemplative, hallucinée, polémique (Raoul Ruiz, Alexandre Sokourov, Glauber Rocha, Jean Rouch) passe mal au petit écran. C'est exactement pareil avec la peinture. Etudier la reproduction d'un tableau de Van Gogh, de Renoir ou de Monet donne une idée de l'œuvre, mais jamais l'œuvre elle-même. Seul l'original restitue sa plénitude sensorielle et intellectuelle. Et l'original, au cinéma, c'est le film sur pellicule, projeté sur écran.

La projection, la dimension du grand écran est une expérience intellectuelle et physique. Le vertige de *Scottie*, personnage principal de *Sueurs froides*, n'est pas que l'idée du vertige. Alfred Hitchcock nous le fait ressentir *physiquement*. Le petit écran ne peut pas rendre cette sensation. Même les nouveaux téléviseurs HD très larges n'y arrivent pas. Ce n'est pas tant une question de dimension de l'écran que de qualité esthétique. Le numérique étouffe l'intensité esthétique et physique du cinéma.

La salle de cinéma

La pellicule est unique, dans le sens où elle est l'unique support du film, que l'on projette dans l'unique lieu destiné à cet usage, la salle du cinéma. La pellicule reçoit les images pendant le tour-

nage et la pellicule les redonne en salle. L'essence du cinéma, qui n'est pas la généralité des films, réside d'une part dans la nature spécifique de la pellicule et d'autre part dans la projection. Projeter signifie rendre plus grand que nature.

Le cinéaste Robert Bresson était parfaitement conscient que la projection représente l'accomplissement d'un film. Sous le titre *De deux morts et de trois naissances*, il écrit dans ses *Notes sur le cinématographe* : « Mon film naît une première fois dans ma tête, meurt sur papier ; est ressuscité par les personnes vivantes et les objets réels que j'emploie, qui sont tués sur pellicule mais qui, placés dans un certain ordre et projetés sur un écran, se raniment comme des fleurs dans l'eau. »

On entre dans une salle de cinéma et toute l'effervescence de nos vies surexcitées s'évapore. Atmosphère feutrée. Murmures. Silence d'église. On s'assoit, on attend, on se met en condition de recevoir, il y a comme une mise en place intérieure, on oublie son train-train quo-

« Les amoureux sont seuls au monde », d'Henri Decoin (1948)



tidien. Il y a dans le cinéma un facteur de croyance, la possibilité d'une expérience spirituelle. Non pas de certitude, mais de croyance.

C'est une expérience extraordinairement unique de voir un film en salle. On est plongé dans l'obscurité. Le projecteur démarre. Un faisceau lumineux transporte les images à travers la salle obscure jusqu'à l'écran où elles apparaissent comme par miracle. Les images se métamorphosent sur l'écran, sortant pour ainsi dire du noir comme la lumière sort des ténèbres. Ce qui s'ensuit ne dépend pas de nous. Nous pouvons juste décider d'entrer ou pas dans la salle. Ensuite, nous n'avons aucune influence sur le cours du film.

Du spectateur au lecteur

Le cinéma est de nature despotique. Il impose ses images et ses sons, il demande la soumission du spectateur au spectacle qu'il lui offre. On doit vouloir se sentir petit face à l'image. Or à une époque où on se veut résolument désinhibé, décontracté et conscient de ses moyens, se *soumettre* aux visions des autres pose problème. On préfère contrôler tous les aspects de sa vie, maîtriser les imprévus, anticiper les surprises, éliminer l'irrationnel. On veut tout comprendre tout de suite, s'amuser en permanence, tout en faisant l'impasse sur les expériences proprement dites. On préfère la télécommande du petit écran. Là on maîtrise tout.

Le spectateur moderne n'est plus spectateur, il est lecteur des films. Au mieux, il visionne, au pire, il zappe, il regarde sans regarder. Il peut arrêter le film à tout moment, le faire redémarrer, revenir en arrière, répondre au téléphone en même temps que manger une pizza, il peut choisir les couleurs, le son, voire

même le cadrage des films. Il est le maître absolu d'un mode artificiel qu'il n'a même pas créé lui-même. Il ne se soumet plus aux démiurges du cinéma, à leurs visions, à leurs folies, à leurs exubérances, à leurs délires.

Visconti, Tarkovski, Bresson, Dreyer... Il se meurt tout un pan de cinéma hors contrôle, non standardisé, qui ne répond à aucune norme autre que celle de la démarche artistique. Ce cinéma n'est ni compatible avec le numérique ni pleinement compréhensible en lui. Les films de cinéma véritablement géniaux, inspirés, audacieux nous conduisent jusqu'à une certaine limite de nos expériences, de nos sentiments et de nos pensées.

Aujourd'hui, on fait du cinéma pour la télé, le marché DVD et Internet. Le cinéma est devenu secondaire. Bientôt il aura disparu et avec lui un incroyable espace de liberté. Il est urgent d'entamer une critique esthétique approfondie du numérique, pour montrer l'inhumanité de cette nouvelle technologie, qui n'est rien d'autre que le reflet de l'inhumanité du monde dans lequel nous vivons.

L. KI.

Passions charnelles

... Valérie Bory, Lausanne
Journaliste

théâtre

Un tramway (nommé désir), dans cette version-must de Krzysztof Warlikowski, c'est, assise sur un tabouret, Isabelle Huppert dans le rôle de Blanche, complètement stone, bras et jambes nus, dont le visage est filmé et projeté en grand sur le fond de la scène. Le metteur en scène, dont l'étonnant Apollonia a passé par Genève en janvier 2010, met sa griffe sur une pièce aux antipodes du climat, du ton, du lieu de ceux de Tennessee Williams. Le titre le dit : *Un tramway*, avec la précision : *d'après Tennessee Williams*.

On a sans doute vu le classique du cinéma signé Elia Kazan, avec Marlon Brando dans le rôle du prolo polonais émigré dans le sud des Etats-Unis, ou la pièce elle-même, beaucoup jouée de par le monde. Rappelons tout de même que l'action se passe dans le climat étouffant d'un quartier de la Nouvelle-Orléans.

Stella et Stanley Kowalski y vivent, dans une presque pauvreté. C'est un couple soudé par une relation physique et conflictuelle à la fois. Un jour, la sœur de Stella (elles sont toutes deux issues d'une famille enrichie dans les plantations du sud) débarque du tramway, après des années, sans crier gare, ruinée et chômeuse. Face à la vulgarité provocatrice de Stanley, face à un quotidien qui vire au sordide, elle oppose le monde qu'elle s'est inventée, plus glamour, plus chic, un monde où la littérature embellit la vie (elle a été prof). Promenant une séduction surannée, vestige de son milieu social disparu (chez Tennessee Williams, les classes s'af-

frontent cruellement), Blanche, fragile et agaçante, s'attirera humiliations, violences, incompréhensions. Elle sombrera dans la folie, après avoir été violée par Stanley, tandis que Stella est enceinte.

Face à ce réalisme marqué au fer rouge, le metteur en scène a choisi un décor *high tech*, aux cubes de plexiglas comme autant de vitrines de *peep show*. Dans ce loft très urbain, il y a aussi un bowling, un salon, un grand lit, une salle de bains... Mais encore, un fond sonore, subtil, forcément, et une chanteuse de soul music.

Le décor est multiple. On joue devant, derrière, au-dessous, au-dessus, ainsi que sur l'écran. Une performance, au sens artistique, d'une grande maîtrise, certes. Isabelle Huppert, en perruque blond platine, va jusqu'au bout de ce qu'une actrice peut faire. Les autres comédiens sont irréprochables. Mais cette machinerie sophistiquée pêche par excès, ainsi des intermèdes interminables, tirés de Sophocle, Wilde, Coluche (!), Platon, Dumas, et même du combat de *Tancredi et Clorinde*, inspiré par Torquato Tasso.

Au théâtre de l'Odéon à Paris, l'an dernier, des spectateurs ont décroché en cours de route, d'autres ont soupiré bruyamment. Trop long, trop chargé, trop narcissique. Quant à la nouvelle traduction de la pièce par Wajdi Mouawad, elle est trop désinvolte. Complaisante aussi, par ses emprunts au parler basique actuel.

Un tramway, d'après Un tramway nommé désir de Tennessee Williams

Mise en scène
K. Warlikowski,
Bâtiment des forces
motrices, Genève, du
14 au 18 juin

Face-à-face

Blackbird raconte une histoire d'amour, brève, mais d'une grande intensité, qui transgresse les règles de la société. Un désir interdit puisqu'il foudroie un homme et une gamine de 12 ans. Dès lors se pose le dilemme : comment mettre en théâtre une histoire qui devant la justice relève de la pédophilie ? Pari réussi, on le verra.

L'homme, un jeune adulte, ami de la famille, est invité à un pique-nique. L'attirance vénéneuse se déclenche. Le drame sera consommé. La fille ne veut pas porter plainte mais la justice suit son cours. L'homme fera quelques années de prison, elle restera dans le même quartier, au vu et au su de tous, et en souffrira dans son être profond. Ils se sont écrit des lettres, pour comprendre ce qui s'était passé ou pour pardonner... mais les missives ne sont jamais parvenues ni à l'un ni à l'autre, bloquées par l'administration pénitentiaire.

Blackbird, de David Harrower

Mise en scène G. Desarthe, dès 15 ans, Le Poche, Genève, du 30 mai au 19 juin

Raoul Teuscher et Prune Beuchât dans « *Blackbird* »



Le sujet de la pièce est la rencontre, dix ans plus tard, de la jeune femme qui a gardé sa dégainée d'adolescente et de l'homme, dans son cadre de travail, un entrepôt où il est manutentionnaire. Elle l'a cherché - il a changé de nom - et l'a découvert. Ils sont à présent face-à-face. Elle veut savoir pourquoi il a fui après l'amour, dans une chambre d'hôtel, la laissant désespérée. Comment il a vécu cela, tandis que sa jeunesse à elle était définitivement détruite. Aujourd'hui, il veut au contraire oublier, avoir « le droit de vivre sa nouvelle vie » avec sa compagne et la fille, adolescente, de cette dernière.

Questions, balbutiements, bribes de réponse, ils comblent douloureusement les trous de leur histoire. On retient son souffle. Le face-à-face devient un déchirant aveu de tendresse réciproque. Les amants improbables s'étreignent et roulent sur les vieux cartons qui jonchent le sol. Jusqu'à ce qu'un troisième personnage arrive sur la scène, jetant le trouble (subtil jeu ambigu de Raoul Teuscher) et ouvrant un abîme. Ou est-ce notre imagination qui s'emballe ?

Un théâtre coup de poing, que l'Ecosais David Harrower, auteur d'une pièce remarquée, *Des couteaux dans les poules*, explique ainsi : « Je veux que la structure soit si tendue et les personnages dans une situation telle qu'ils soient obligés de se parler. Je les mets au pied du mur. Ils n'ont pas de temps à perdre en débordements psychologiques. »

Mise en scène intelligente et précise de Gérard Desarthe, avec Prune Beuchât, déterminée, dans le rôle de la jeune fille et Raoul Teuscher, très fort dans ce personnage secret, à la fois perdu, veule, comme poussé vers ce qui lui arrive, en chemise bleu foncé et cravate noire, les yeux marqués.

V. B.

Tambour battant de la douceur

Entretien avec Denise Mützenberg

●●● **Sylvain Thévoz**, Genève
Anthropologue, écrivain

Rencontrer Denise Mützenberg, c'est être touché par l'enthousiasme et la force de cette poète et éditrice genevoise. Née à Yverdon le 3 septembre 1942, elle étudie à Lausanne, avant de devenir institutrice à Lignerolle. Son mariage avec Gabriel Mützenberg, historien et spécialiste des littératures rhéto-romanes, lui fait découvrir la langue romanche et l'amène à Genève où elle vit encore aujourd'hui.

Sa famille est faite de langues (le français et le romanche) mais de musique aussi : Denise Mützenberg a beaucoup chanté avec sa sœur jumelle Claire Krähenbühl, puis dans différents chœurs. Elle mène sa vie à un rythme échevelé : tambour battant de la douceur, aux résonances mystérieuses.

S. Th. : *Denise, tu es femme, mère, poète, éditrice, chrétienne. Comment spiritualité, parole et silence se nouent-ils pour toi et s'alimentent-ils réciproquement ?*

D. M. : « Tout mon désir est de ne rien séparer, je veux être tout ça à la fois, comme je voudrais que ma vie soit d'un

seul tenant où se nouent, comme tu le dis, la poésie, l'amitié, Dieu, la politique, la musique, les arbres... Plus concrètement : d'abord enseignante, puis durant 20 ans rédactrice d'une revue chrétienne¹ avec mon mari, j'ai toujours eu la passion de la communication, de la relation, beaucoup parlé et écrit ! C'est pourquoi j'ai essayé de ménager des pauses au cours de la journée, de la semaine ou de l'année : écoute du Livre, partage avec d'autres, retraites dans des lieux de ressourcement, balades, pratique de la marche au long cours. »

Tu écris en romanche. Le livre « Dschember Schamblin »² inaugure d'ailleurs ta maison d'édition Samizdat. Quels sont les liens qui te rattachent au romanche et quels chemins celui-ci te permet-il d'emprunter ?

« En épousant Gabriel, j'ignorais que j'épousais le romanche (qui était déjà, pour lui, une langue de rencontre et non sa langue maternelle). Et pourtant, au long de nos étés en Engadine, elle est peu à peu entrée en moi. Elle s'est faite poésie. Et j'ai eu envie de la partager avec mes amis. Un des premiers lecteurs de ce recueil, le poète Albert Py, m'a écrit ces mots qui résument tout :

Denise Mützenberg, Claire Krähenbühl. *Le piège du miroir*, éd. de l'Aire, Vevey 2002, 268 p.

Gabriel Mützenberg, Denise Mützenberg, Claire Krähenbühl, Denyse Sergy. *Poèmes du seuil*, Samizdat, Genève 2003

1 • Revue *Certitudes*. (n.d.l.r.)

2 • Poèmes bilingues (romanche-français), Samizdat, Genève 1992, 1995, 2010.

«...la plus grande joie vient de la découverte, que vous me faites faire, que la parole poétique est toujours un romanche qui monte en nous, à la fois autre langue et la nôtre, empruntée et propre, essayée (c'est le travail) et aussitôt merveilleusement reconnue". »

Dans « Dschember Schamblin », tu écris justement : « Comment écrirait-il / celui que les mots n'ont jamais brûlé ? / Ecrire c'est jouer avec le feu / Comment écrirait-il / celui que le silence n'a jamais blessé ? / Ecrire c'est débrider les plaies / Comment écrirait-il / celui qu'un regard n'a jamais égaré / Ecrire c'est aller par les chemins de traverse ». L'écriture pour toi, marque de guérison ou de douleur ?

« A l'évidence, on n'écrirait pas si on était lisse et entier, repus et ancré. On écrit, c'est peut-être une redite, à partir d'une plaie, d'un nœud inextricable, d'un pays perdu. L'une des parties de mon dernier recueil (*Comme chant sur braise*)³ est intitulée : *Ecrire pour ne pas mourir*. Cela peut paraître excessif. Mais plus je connais de poètes (et j'en ai côtoyé en

Le langage des plantes



presque 20 ans d'édition !), plus je peux affirmer qu'écrire (et être lu...) est pour beaucoup, et souvent, une question de vie et de mort. »

La nature, les bois, les animaux sont des présences constantes dans tes textes, presque des partenaires, voire même des alter ego. Ils reflètent aussi une certaine vibration de la fragilité, une force de la liberté. Le philosophe français Gilles Deleuze a beaucoup écrit sur le « devenir animal » ; est-ce que ce devenir est une identité accomplie pour toi ?

« Je ne connais pas assez Deleuze pour te répondre de façon pertinente, même si je devine pourquoi tu le cites à propos de ce que j'écris : j'ai grandi entre les prêles et les vernes, le lac et les marais, plus tard j'ai couru avec mes élèves à travers les pâturages du Jura, puis élevé mes enfants dans le compagnonnage d'un chêne et d'un frêne avec lesquels je m'entretenais comme avec des amis. Un de mes textes commence par "parler peuplier". Je ne sais pas trop quoi dire à propos du "devenir animal"... mais je crois que si j'annonce le romanche, je bredouille un peu le peuplier et le roseau ! »

Et puis il y a l'autre, toujours l'autre, l'autre amoureux, l'autre que tu cherches, l'autre qui échappe et que tu pleures ou retrouves...

« Est-ce parce que je suis jumelle, parce que du plus loin que je m'en souviens, j'ai toujours été l'autre d'une autre infiniment proche ? Ce qui me reste cependant énigmatique - constante manifes-

3 • Ed. de l'Aire, Vevey 2005, 96 p.

tée tout au long de ma vie - c'est que c'est toujours à travers sa faille, son manque, son abîme qu'autrui me touche le plus profondément : "Je te cherche dans tout ce qui coupe / taille tranche retransche arrache / meurtrit inutile émonde / Au fond de chaque blessure / Je te trouve". »⁴

Peux-tu nous parler un peu de ta maison d'édition, Samizdat, son émergence et les buts qu'elle poursuit ?

« Quand je suis allée trouver mon ami de l'Imprimerie du Cachot au Grand-Saconnex, en 1992, je n'imaginai pas que j'étais en train de fonder une maison d'édition. Simplement, je ne savais pas à qui confier ces poèmes rédigés en romanche par une Suisse romande, alors que c'est déjà si difficile d'être publié en français. Et comme il fallait un nom d'édition, j'ai choisi *Samizdat*, un mot qui m'habitait depuis longtemps. L'aventure a été joyeuse. Moins de trois ans plus tard, j'ai édité ma jumelle (*Voix éparses*). Quinze ans plus tard, à force de m'encourager, elle est devenue ma co-éditrice. Et de fil (rouge) en aiguille, nous voici avec un catalogue de bientôt septante titres à la veille de fêter le vingtième anniversaire de *Samizdat*.⁵ (Et nos septante ans, pourquoi ne pas le dire !) Notre seul but : poursuivre cette œuvre de résistance tant que nous en aurons la force ... »

D'autres projets émergeront-ils après l'écriture ?

« Depuis vingt ans, l'écriture des autres s'est substituée à la mienne. Ce qui me donne le privilège insigne de vivre en poésie 24 heures sur 24. Mais j'espère un jour remettre *Samizdat* en des mains plus jeunes et reprendre ma phrase où je l'ai interrompue.

» Et alors, comme Gabriel qui a écrit ses ultimes poèmes dans son lit d'hôpital, trois jours avant de mourir, je voudrais écrire jusqu'à la fin. »

S. Th.

Langues bibliques

L'Atelier romand de langues bibliques (ARLB) organise des sessions d'étude ouvertes à tous (débutants, progressants, avancés), pour lire la Bible dans les langues d'origine.

- **pour le grec** : du 28 juin au 1^{er} juillet 2011, renseignements : A. Lise Fink
☎ ++ 41 24 454 11 88
- **pour l'hébreu** : du 29 juin au 1^{er} juillet 2011, renseignements : Thérèse Glardon
☎ ++41 32 544 47 52

Inscriptions :

*Notre-Dame de la Route,
1752 Villars-sur Glâne*

☎ + 41 26 409 75 00

secretariat@ndroute.ch www.ndroute.ch

4 • Op. cit., p. 68.

5 • editionsamizdat.ch.

Douze voyants

Eric Werner,
*Douze voyants. Les
penseurs de la liberté,*
Editions Xenia, Vevey
2010, 218 p.

L'auteur,¹ ancien professeur de philosophie politique à l'Université de Genève, présente douze penseurs, relevant aussi bien de la philosophie, de la littérature que des sciences humaines. Des écrivains plutôt inclassables, d'où l'intérêt qu'ils suscitent : Rousseau en tête, puis Arendt, Aron, Montaigne, Pascal, Weber, Tocqueville, Zinoviev, Proust, Ramuz, Camus et Sophocle.

De courts chapitres d'une quinzaine de pages, dans un style dépouillé, les présentent comme des *voyants*, au sens premier des prophètes bibliques. « Témoins, ils voient, alors que leurs contemporains ne voient pas ou alors très indistinctement. » Ils sont, comme Jérémie, des veilleurs qui, à un moment donné, disent : « mettons-nous en marche », mais aussi des voix qui crient dans le désert. Tous se tiennent à moyenne distance pour bien voir « que Dieu est mort »... mais aussi que la modernité porte en elle une réponse à l'annonce de la mort de Dieu. Citant le prologue du quatrième Evangile, « le Logos est devenu chair. Il a planté sa tente parmi nous », Dieu renaît au travers des mots de ceux qui le disent aujourd'hui.

J'ai été particulièrement frappé par la lecture que l'auteur fait de C.F. Ramuz, en sortant son œuvre d'une analyse de pure critique littéraire ou conservatrice-traditionaliste qui oublierait une partie de son contenu. Il relève combien dans ses deux grands romans, *La grande peur dans la montagne* et *Si le soleil ne revenait pas*, c'est l'ancienne génération et non pas les jeunes qui sont responsables de la mort de Dieu. Dans le second roman, Ramuz décrit un acte

de foi en Dieu, mais surtout l'aptitude de l'homme à relever les défis de la vie, à ne jamais se résigner à l'échec, à la maladie, à la mort. La re-naissance est encore présente dans *Derborence*, cet hymne à l'amour. Thérèse, l'épouse d'Antoine, le héros du livre, se montre disciple du Christ : « Elle a été là où il n'y avait plus la vie ; elle ramène ce qui est vivant du milieu de ce qui est mort. » Il y a là comme un écho à la parabole de l'enfant prodige.

De même, E. Werner voit Zinoviev, le grand romancier russe de l'époque post-stalinienne, comme un écrivain religieux. « L'ancienne religion, déclare un des personnages des *Hauteurs béantes*, contient une doctrine de vie (...) mais elle ne peut déjà plus satisfaire les besoins de la vie pratique de l'homme moderne. » La religion est à refonder, à réinventer. Un autre personnage, appelé *l'athée croyant*, dit qu'il ne croit pas en l'existence de Dieu mais aimerait bien qu'il existe : « Je t'en supplie, mon Dieu, aie pour moi un peu d'existence. » On n'est pas loin ici des psaumes bibliques.

J'ai relevé les ouvertures spirituelles qu'Eric Werner découvre chez certains des penseurs. L'acuité de sa lecture de passages plus philosophiques et politiques chez les *douze voyants* n'est pas moindre. C'est un livre qui mérite qu'on le lise avec attention.

Joseph Hug s.j.

1 • L'itinéraire d'Eric Werner, notamment sa relation à son père qui fut pasteur à la cathédrale Saint-Pierre de Genève, est décrit dans son *Portrait d'Eric*, Editions Xenia, Vevey 2010, 140 p.

Le second Socrate

Nicolas Berdiaeff est un penseur chrétien et si l'auteur s'est attaché à lui, c'est qu'il a trouvé chez lui un questionnement du sens et de la destinée humaine. En l'étudiant, il a rencontré un autre penseur, contemporain celui-ci, Jean-Claude Guillebaud, qui décrit la déshumanisation qu'entraînent les révolutions économique, informatique et génétique et qui, comme Berdiaeff, est persuadé que les Eglises devraient offrir une sorte d'initiation à la spiritualité chrétienne, avec des lieux pour apprendre à se recueillir, méditer, prier et contempler et à découvrir ce à quoi chacun est appelé. Car, selon Berdiaeff, la conscience chrétienne de soi ne se réduisant pas à des données psychologiques ou sociologiques, il est important de retravailler les notions de conscient et d'inconscient de la psychologie.

L'auteur propose dans ce livre de présenter la vie et l'œuvre de Berdiaeff, puis de développer sa conception du monde, pour mieux comprendre son anthropologie dite chrétienne. La dernière partie de l'ouvrage est consacrée à la spiritualité découlant de son anthropologie. Si la première partie se lit avec enthousiasme et facilité, il faut faire un réel effort de concentration pour les autres. Ainsi, on découvre d'abord le monde dans lequel Berdiaeff évolue, la rupture avec son milieu aristocratique, son entrée à l'université, son engagement révolutionnaire, son amour pour Ibsen, Dostoïevski et Tolstoï, son orientation vers le christianisme... Ce Christ qu'il découvre comme « point unique, incomparable et mystique, centre religieux de l'histoire

vers lequel tout converge et duquel tout résulte ».

Il rencontre en 1904 deux jeunes filles qui sortent de prison après un séjour pour activités révolutionnaires. L'une est sculpteur, l'autre poète et a quitté l'Eglise orthodoxe pour devenir catholique. Cette dernière deviendra son épouse et aura une grande influence sur lui.

Berdiaeff a nettement conscience que Dieu est le centre de la réalité et que si le monde s'en éloigne, il devient décentralisé et mesquin. Lors d'un séjour à Florence, il découvre chez Joachim de Fiore l'espérance prophétique d'une nouvelle époque de la chrétienté, une époque d'amour et d'esprit. Il restera attaché à cette espérance sa vie durant. Il vit la révolution russe, est emprisonné et interrogé sur ses croyances religieuses, philosophiques et morales. Condamné à l'expulsion, il souffrira de ce bannissement.

En 1924, il s'installe à Paris avec son épouse et y demeurera jusqu'à sa mort. Cette période française, il la vivra comme celle d'un combat contre les « éteigneurs » de l'esprit, les oppresseurs de la pensée et de la conscience. Il rencontrera de nombreux intellectuels : G. Marcel, E. Mounier, A. Gide, K. Barth, A. Malraux... Son épouse meurt en 1945 et il lui survivra deux ans. Il reçoit en 1947 le doctorat *honoris causa* de l'Université de Cambridge où il est présenté comme « le second Socrate qui ne s'est jamais écarté de la poursuite de la recherche de la vérité ».

Marie-Luce Dayer

Pierre Aubert,
Nicolas Berdiaeff.
Une approche
autobiographique et
anthropologique,
Cerf, Paris 2010, 238 p.

■ Figures d'Eglise

Marie-Claire Bussat-Enevoldsen
Le voile et la plume

Jeanne de Chantal et François de Sales, l'étonnant récit de leur rencontre
Bayard, Montrouge 2010, 444 p.

Le grand mérite de ce livre est d'introduire à la correspondance échangée entre François de Sales et Jeanne de Chantal. L'auteure suit un ordre chronologique, depuis la première rencontre entre les deux fondateurs des Visitandines jusqu'au moment où la fondation se concrétise à Annecy.

Le contenu des lettres, enchâssé dans un récit plus ou moins romancé, est analysé et commenté sur un ton parfois un peu moralisant. Le texte original des 26 lettres commentées, donné en fin d'ouvrage, permet d'évacuer tout soupçon de subjectivité. L'écriture, par contre, est pénible et fatigante. Pourquoi l'auteure a-t-elle choisi de s'adresser directement à Jeanne de Chantal dans un long - beaucoup trop long - monologue de plus de 300 pages, souvent répétitif, aux formules précieuses et redondantes ? En refermant le livre, on est habité par le désir de lire cette correspondance sans le filtre romancé et convenu de l'auteure.

Je me permets aussi de signaler une belle et double confusion à la page 143. Le saint qui s'échappe la nuit de ses noces du château de Menthon est Bernard de Menthon, fondateur de l'Hospice du Grand-Saint-Bernard, et non Bernard de Clairvaux. Ce dernier n'est pas le fondateur des bénédictins, comme le croit l'auteure, mais des cisterciens.

Pierre Emonet

Jean Clapier
Thérèse de Lisieux au risque de la psychologie

Presse de la Renaissance, Paris 2010, 210 p.

Docteur en théologie et éducateur en milieu scolaire, l'auteur possède une très grande érudition, une connaissance approfondie de la vie de Thérèse de Lisieux et une bienveillance vis-à-vis du monde de la psychanalyse.

A travers de nombreuses recensions d'ouvrages étudiant la vie de Thérèse, il nous encourage à entrer dans une lecture où spiritualité et psychologie dialoguent. Toutes ces études, menées par des psychanalystes,

des psychologues, des neurologues, des psychiatres, des philosophes et des théologiens, dont certaines remontent aux années vingt et trente, s'accordent à penser que la souffrance psychique n'a pas épargné la sainte et ceci, dès sa naissance. Le ressort abandonnique de sa personnalité s'enracinerait dans une relation douloureuse à sa mère.

Ces études retracent les tâtonnements et les errances de Thérèse, ses imbroglios névrotiques et les marécages de sa dépression. Elles débouchent sur son expérience spécifique, à savoir celle d'une recherche éperdue de la vérité qui conjugue vie spirituelle et vie psychique, et cela à travers ses propres faiblesses : faiblesse affective, durant une enfance grevée d'une inhibition malade consécutive à ses blessures d'abandon maternel ; faiblesse morale, qu'elle vaincra par un lâcher-prise en renonçant à toute velléité volontaire ; et enfin spirituelle, lors de l'internement de son père et durant sa longue maladie qui la conduira à la mort.

Thérèse de Lisieux n'en finit pas d'inspirer psychologues, analystes et écrivains tant elle est surprenante de par son intelligence, la complexité de sa personnalité et la densité de sa vie si courte. La maturité psychique et spirituelle avec laquelle elle acheva sa vie suscite encore et toujours moult interrogations, même si certains lecteurs, amis de la sainte, éprouvent des réticences dans cette manière de sonder sa vie.

Marie-Luce Dayer

■ Bible

Sous la direction de
Bernard Poupard et Jacques Kahn
Lire et prier les écritures

La tradition monastique de la lectio divina
Lumen Vitae, Bruxelles 2010, 220 p.

Sont rassemblées dans cet ouvrage les contributions à un colloque sur la *lectio divina* tenu au monastère Saint-André de Clerlande en Belgique, à l'occasion du dixième anniversaire de la mort du Père Jacques Dupont, qui a consacré sa vie à des travaux exégétiques considérables.

La *lectio divina*, en laquelle on distingue quatre étapes (*lectio, meditatio, oratio, contemplatio*), connaît depuis plusieurs années

une faveur singulière, grâce surtout à l'impulsion donnée par Enzo Bianchi et aux initiatives pastorales du cardinal Martini. Sa visée fondamentale est bien sûr la recherche de Dieu. Elle est aidée par l'apport de la recherche exégétique contemporaine. La lecture peut se faire aussi suivant une analyse narrative enseignée par André Wénin pour observer comment l'histoire est racontée et quel impact elle a au cœur de notre vie. Dans cette optique, le travail de lecture ne consiste pas seulement à analyser le texte, mais à chercher aussi à se comprendre soi-même dans un dialogue serré avec le texte, à se confronter avec l'Écriture. Une fenêtre ouverte sur des nouveaux possibles à explorer ou à éviter.

Les diverses contributions offertes ici sont des témoignages personnels d'exégètes, de moines, de moniales et de laïcs familiers de la *lectio divina* qui délivrent leurs messages à travers une lecture de Jérémie, de Luc ou de Paul, des Pères du désert, des Sages de la vieille Égypte ou encore du cistercien Aelred de Rievaulx. Cette diversité donne de savoureuses pistes au lecteur afin de trouver dans la Parole une nourriture pour sa prière et un guide pour son agir.

Monique Desthieux

Christian Grappe

Initiation au monde du Nouveau Testament
Labor et Fides, Genève 2010, 320 p.

Cet ouvrage, rédigé par un professeur de la Faculté de théologie protestante de l'Université de Strasbourg, porte bien son titre : l'auteur offre une véritable initiation aux étudiants partant à la découverte des textes du Nouveau Testament sans connaissances préalables. Un glossaire, une riche bibliographie et plus de quarante fiches de travail, très précieuses, accompagnent et synthétisent remarquablement le propos.

Christian Grappe place Jésus - et les textes bibliques qui lui sont consacrés - dans son univers historique et culturel, tout en montrant clairement en quoi il se distingue fondamentalement d'autres « personnalités bibliques » comme Elie, qui cultivait lui aussi une grande familiarité dans sa relation à Dieu. Tous les textes du Nouveau Testament sont traités, y compris, brièvement, certains écrits deutérocanoniques. Le lecteur découvre les orientations christolo-

giques et théologiques principales des textes, leur intention et les circonstances historiques de leur rédaction.

Cet ouvrage, simple d'accès, me semble très utile aux néophytes, qui abordent un monde nouveau pour eux, et rendra également service aux personnes qui préparent un cours car elles y trouveront l'essentiel des informations en un format compact.

Anne Durrer

■ Spiritualité

Sous la direction de

Lytta Basset

Une spiritualité d'enfant

Albin Michel, Paris 2011, 230 p.

Les auteurs de ce livre transmettent le regard d'enfants sur le divin, révélant une vie spirituelle le plus souvent désencombrée d'un certain conformisme étroit et desséchant. Il est touchant de voir comme un enfant trisomique semble parfois en ligne directe avec son Créateur, comme le confiera une maman : « Ligne directe, qui ne passe pas par l'intellect, n'est pas parasitée par le raisonnement, ni encombrée par les codes sociaux ou les barrières à la fraternité. »

Thérèse de Lisieux, qui déjà enfant savait qu'elle voulait devenir carmélite, désirait s'appeler Thérèse de l'Enfant Jésus tant elle avait été fascinée par le Jésus de la crèche. Il lui aurait dit tout bas : « C'est la simplicité que j'aime. » Cette simplicité de cœur, elle la gardera tout au long de sa brève vie. Elle recommandait à ses sœurs de se laisser porter comme un enfant dans les bras de Jésus. C'est en voulant être « toute petite », dépouillée de son vouloir propre, qu'elle a trouvé « sa petite voie », son ascenseur vers Jésus.

Si Thérèse a parlé avec tant de pertinence des grâces faites aux petits enfants, il faudra cependant attendre les années '90 pour que les éducateurs, psychologues, psychanalystes et travailleurs sociaux s'intéressent à l'expérience spirituelle des enfants. On reconnaît chez eux une disposition précoce à trouver, au-delà de la matière et de la matérialité, une réalité supérieure dans laquelle ils aspirent à se fondre, un élan irrésistible vers une instance transcendante, dispensatrice de paix, de protection, de félicité et

d'harmonie entre soi et le monde. Cette spiritualité des enfants n'a-t-elle pas déjà été largement soulignée par Jésus (Mc 10,13-16 ; Mt 18,1-5 ; 21,15-16) ?

Dans notre monde industrialisé et technocratique, les petits contribuent à apporter un équilibre entre les forces productrices rationnelles, efficaces et les forces plus humbles, de gratuité, de retour à l'imaginaire, au symbolique. Il n'est bien sûr pas question de s'infantiliser mais d'acquiescer ce qui caractérise la spiritualité de l'enfant : la dépendance à l'égard de l'Autre, l'écoute, la vie dans le moment présent, la simplicité et la fraîcheur.

Monique Desthieux

Philippe Barbarin, Luc Ferry
Quel devenir pour le christianisme ?

Albin Michel, Paris 2011, 116 p.

Il n'est pas si fréquent de voir un cardinal et un philosophe épris de spiritualité laïque, ancien ministre, débattre ensemble sur l'avenir du christianisme. Luc Ferry constate que la mondialisation mène à un mouvement de déconstruction de ce qui est traditionnel, à la sécularisation de l'Occident européenisé. Le philosophe nous fait cependant prendre conscience d'un courant qui remet en selle un certain nombre de valeurs du christianisme. Il cite à maintes reprises la valeur cardinale entre toutes : celle de l'amour. Preuve en serait que les jeunes souhaitent faire un mariage avant tout d'amour.

Le cardinal Barbarin, pour sa part, ouvre son intervention par le rappel de la consigne donnée par Paul aux Philippiens : « Soyez toujours dans la joie du Seigneur, laissez-moi vous le redire, soyez dans la joie. » Paul a connu de grandes joies dans sa mission, et à d'autres moments on le sent totalement accablé, mais pour lui les tourments ont peu d'importance, pourvu qu'il accomplisse le ministère reçu du Seigneur : « Annoncer l'Évangile de la grâce de Dieu. » Le cardinal évoque les temps heureux de l'Église de France entre 1850 et 1950. Une religieuse sur deux était française en 1900 et il y avait un prêtre dans chaque petit village. Il ne faut pourtant pas se décourager : le christianisme tranquille n'existe pas.

Le débat se poursuit par un certain affrontement sur des grandes questions de foi, comme la résurrection du Christ à laquelle L. Ferry ne peut croire. Le cardinal le rejoint dans son désir de promouvoir une spiritualité même laïque car il est trop important de ne pas taire cette dimension essentielle de la personne humaine. Petit livre savoureux brassant quelques grandes interrogations, dans un esprit de conciliation, sur le christianisme de demain.

Monique Desthieux

Allons boire à la source !

Pèlerinage de printemps de la Suisse romande à Lourdes

Association Editions Regard, Fribourg
2010, 264 p.

Voici un bel ouvrage qui rassemble de profonds témoignages de croyants de la Suisse romande qui participèrent, l'an dernier, à un pèlerinage à Lourdes animé par Mgr Rémy Berchier. Son titre *Allons boire à la source !* reprend avec sagesse le message de Marie à Bernadette et introduit fort harmonieusement d'émouvantes prières à lire lentement, à méditer calmement. Oui, à Lourdes, le miracle se trouve dans les yeux des malades, dans le regard des hospitaliers et des pèlerins qui viennent de tous les pays du monde.

Les remarquables photographies du professionnel Jean-Claude Gadmer permettent à celui ou à celle qui ouvre ce livre de redécouvrir, avec un grand respect, les multiples visages et facettes de notre humanité en quête d'espérance, en recherche de Dieu.

Louis Christiaens

■ Religions

Cheik Khaled Bentounes
Thérapie de l'âme

Albin Michel, Paris 2011, 264 p.

Fruit de rencontres et de séminaires qui se sont déroulés sur plusieurs années, ce livre, composé de 12 chapitres, veut aider ceux qui souhaitent trouver des repères et des indications afin « d'enrichir le débat actuel sur des approches alternatives et trouver du sens aux questions essentielles qui touchent au plus profond l'être humain ».

L'auteur y affirme que la voie du soufisme permet à l'homme de retrouver le dépôt originel divin présent en chacun (*fitra*). Par l'éducation des sens et l'éveil de la conscience, l'être humain peut s'ennoblir spirituellement et ne plus se laisser conditionner par l'enrichissement, l'appât du gain et les distractions. Sans fuir le monde, l'homme doit apprendre à changer la perception qu'il en a.

Distinguant trois états de l'âme humaine, Khaled Bentounes montre que l'âme impérieuse, égocentrique, source de tout mal, est au service du corps, alors que l'âme repentante s'inspire d'une éthique et de valeurs universelles inscrites depuis la nuit des temps dans la mémoire de l'humanité. Mais c'est l'âme apaisée qui est seule capable de réaliser la connaissance du divin, lorsqu'elle a pu s'affranchir de toutes les pesanteurs et des limites philosophiques et religieuses, dans une tradition et une culture données.

Pour atteindre cette connaissance du divin et rétablir le sacré, deux voies complémentaires sont possibles : le *fikr*, qui est la voie d'une réflexion approfondie par l'intellect, et le *dhikr*, voie de l'invocation ou du souvenir de Dieu.

L'intérêt majeur de ce livre réside dans la lucidité avec laquelle l'auteur analyse la spiritualité, qu'il distingue clairement des endoctrinements religieux, des fanatismes, des extrémismes. Se référant constamment au Coran, il insiste sur le fait que la spiritualité, notamment dans les trois monothéismes, est avant tout une recherche d'unité et d'amour, avant de se transformer en doctrine. Il déplore que dans l'islam contemporain, la loi, de simple moyen à l'origine, soit devenue la fin de la pratique religieuse.

Jacques Schouwey

William Dalrymple

Neuf vies

A la recherche du sacré dans l'Inde d'aujourd'hui

Noir sur Blanc, Lausanne 2010, 316 p.

L'Inde ancestrale, où s'affrontent confort matériel et spiritualité, action et contemplation, errance et sédentarité, orthodoxie et mysticisme, subit les assauts de la modernité et du boom économique. William Dalrymple est allé à sa rencontre, à travers le parcours de

neuf personnages représentant une forme de dévotion ou un itinéraire religieux hérité de traditions plurimillénaires : une nonne jaïne, un danseur du *theyyam*, une *devadasi* ou prostituée sacrée, un barde et chaman, une mystique soufie, un moine bouddhiste, un fabricant d'idoles en bronze, une prêtresse tantrique et un Baul (chanteur itinérant). Une parole du Baul résume la recherche intérieure de chacun : « Je suis resté pauvre mais, grâce aux leçons de mon gourou, mon âme est riche. Il m'a montré comment accéder à la connaissance intérieure et comment inciter mes semblables à le faire. » On y retrouve l'importance de la lignée et de l'hérédité (le fondeur de bronze), remise en cause par la modernité et l'éducation des jeunes ; l'interpénétration de la prière, de la contemplation, de la méditation et du travail ; le sens de l'ascèse...

William Dalrymple, auteur de plusieurs livres sur l'Inde où il habite, a resitué ces neuf vies dans leur contexte géographique, culturel et religieux : autant de coups de cœur qui nous émeuvent par leur sincérité, leur tolérance, leur recherche de vérité intérieure. Ce qui nous semble superstition se dissout dans une foi qui aboutit à la joie, au bonheur et à l'éveil. Cette Inde-là on ne voudrait jamais la voir disparaître. Elle nous donne une leçon pour éradiquer le matérialisme et la course à l'argent.

Marie-Thérèse Bouchardy

Curtiss Paul De Young

Mystiques en action

D. Bonhoeffer, Malcolm X, Aung San Suu Kyi : trois modèles pour le XXI^e siècle

Labor et Fides, Genève 2010, 222 p.

Ces trois personnages, Dietrich Bonhoeffer, Malcolm X, Aung San Suu Kyi, ont ancré leur militance dans leur foi et le mystère divin. Comme tout mystique, à l'inverse de ce qu'on pense généralement, ils ont les pieds bien enracinés sur terre et ont lutté pour la paix et la justice avec une « foi sensible, vivante et engagée ». Ils ont transformé « la souffrance de leur marginalité en une capacité de compassion et une force d'identité et de caractère ». Aux côtés des opprimés, ils ont pris des risques qui les ont conduits à la mort (Bonhoeffer et Malcolm X) ou à l'assignation à domicile (celle d'Aung

San Suu Kyi a été levée le 13 novembre 2010 - mais jusqu'à quand ?).

Morts ou vivants, comme de nombreux autres sur les mêmes chemins de libération (Allan Boesak, Gandhi, Martin Luther King, Rigoberta Menchu, Oscar Romero, Nelson Mandela...), ils continueront à faire germer pour l'éternité les semences de paix et de justice.

Une bibliographie en anglais (ce livre est une traduction) augmente l'envie d'en connaître plus, pour s'inspirer de ces témoins de la foi appartenant à diverses religions. Un souffle pour tous ceux pour qui les droits humains ne sont pas un vain mot.

Marie-Thérèse Bouchardy

■ Société

Elena Lasida

Le goût de l'autre

La crise, une chance pour réinventer le lien
Paris, Albin Michel 2011, 326 p.

Sous un titre et des sous-titres un peu abstraits, se cache un petit joyau. L'économie vécue dans toutes ses dimensions humaines. Ici, pas de modèles mathématiques brillants déconnectés de la réalité, pas de considérations spéculatives sur le néant du trou et le trou du néant, rien qui ne soit testé au plus près du ressenti par l'auteure.

Ce n'est pas non plus un simple témoignage empirique sans cohérence. Elena Lasida est à la fois une praticienne de terrain, qui a appris auprès des populations défavorisées d'Amérique latine combien l'économie est encadrée dans l'imaginaire, les sentiments ou les valeurs religieuses, et une intellectuelle, professeure à l'Université catholique de Paris, capable de traduire en langage rigoureux les états d'esprit qui président à la pratique de l'économie. L'économie est à la fois réponse aux besoins et créatrice de lien social, elle se fonde davantage sur une alliance que sur des contrats individualisés, elle est relation et symbole d'un avenir possible.

Bref, en dix chapitres qui conjuguent avec bonheur expérience de la solidarité pour un développement durable (lieu d'excellence de l'auteure), visée d'une économie éclairée par la théorie des conventions et inspiration biblique, Elena Lasida nous offre un bon café

à déguster par petites gorgées et nous libère de la « science lugubre » en donnant de la chair et du sens à l'économie.

Etienne Perrot

Pierre Coulange

L'homme au travail

L'éclairage de la Bible et de l'engagement social de l'Eglise

Parole et Silence, Paris 2010, 218 p.

Economiste praticien, Pierre Coulange est aussi prêtre à l'*Institut Notre Dame de Vie*, de la mouvance carmélitaine. Ces indications ne seraient qu'anecdotiques si elles ne permettaient de comprendre pourquoi ce livre déborde avec bonheur le champ des références bibliques rassemblées dans l'enseignement social de l'Eglise. D'ailleurs, avec juste raison, le sous-titre parle de l'engagement social plutôt que du discours social. De plus, il aborde avec intelligence l'environnement culturel, notamment philosophique, de la relation de l'homme au monde.

Loin des raccourcis faciles qui rapprochent trop rapidement le travail de la création divine, l'auteur passe par la médiation de l'anthropologie et de la morale pour faire comprendre que le travail n'est pas simplement une peine infligée à l'être humain, mais également le lieu d'un humanisme plénier. Ce qui lui permet de distinguer avec précision les traditions chrétiennes et musulmanes concernant non seulement le travail mais aussi tout ce qui le conditionne, dont le capital financier.

Manque sans aucun doute la mise au jour des contradictions, notamment institutionnelles, du travail. Par ailleurs, ne sont pas suffisamment marquées les contingences historiques et sociales. En dépit de ces lacunes, ce livre apporte un éclairage bienvenu sur une réalité humaine fondamentale.

Etienne Perrot

Aurenche Guy, *Le souffle d'une vie*, Albin Michel, Paris 2011, 260 p.

Bourguignon François, *Joseph, le géant du silence*, Parole et Silence, Paris 2011, 128 p.

Bradel Marielle, *L'Ennéagramme. Un chemin de vie*, Desclée de Brouwer, Paris 2011, 464 p.

*****Col.**, *L'intuition prophétique. Enjeu pour aujourd'hui*, L'Atelier, Paris 2011, 192 p. [43371]

Fragnière Jean-Pierre, *Les retraites. Des projets de vie*, Réalités sociales, Lausanne 2011, 136 p.

Fragnière Jean-Pierre, *Solidarités entre les générations*, Réalités sociales, Lausanne 2010, 146 p.

Genoud Charles, *Ladakh - Zanskar. Avec 22 itinéraires de trekking, quelques suggestions alpines et une voie d'escalade*, Olizane, Genève 2011, 380 p.

Granstedt Ingmar, *De cendre et d'amour. Portrait d'Etty Hillesum*, Amsterdam, Westerbork, Auschwitz, Lethielleux, Paris 2011, 240 p.

Hessel Stéphane, *Indignez-vous !* Indigène éditions, Montpellier 2011, 30 p.

Kelen Jacqueline, *Hadewijch d'Anvers ou la voie glorieuse*, Albin Michel, Paris 2011, 260 p.

Kelly J. N. D., *Dictionnaire des papes*, Brepols, Turnhout 1994, pp. XXIII + 728.

L'Ami de Dieu de l'Oberland, *Le livre des cinq hommes*, Arfuyen, Paris-Orbey 2011, 108 p.

La Loggia Marco, *Adieu culpabilité. Responsable mais plus coupable*, Lethielleux, Paris 2011, 162 p.

Légaut Marcel, *Un homme de foi et son Eglise*, Desclée de Brouwer, Paris 2011, 256 p.

Marguerat Daniel, *Le Dieu des premiers chrétiens*, Labor et Fides, Genève 2011, 260 p.

Marti Alain, *La cité de Platon*, Du Tricorné, Genève 2010, 176 p.

Plettner Claude, *Chère Thérèse d'Avila, suivie d'Une lettre du carmel de la Paix, de Mazille*, Bayard, Montrouge 2011, 132 p.

Ratzinger Joseph, *Jésus de Nazareth. Deuxième partie. De l'entrée à Jérusalem à la Résurrection*, du Rocher, Paris 2011, 352 p.

Rupnik Marko Ivan, *Au regard de Dieu. L'examen de conscience*, Fidélité, Namur, 88 p.

Saran Mishi, *Par-delà les Montagnes célestes. Un voyage sur les traces de Xuanzang, le moine pèlerin*, Noir sur Blanc, Lausanne 2011, 576 p.

Schnegg Olivier, *Maman est entourée, et nous aussi. La place des proches dans la maison de retraite*, Réalités sociales, Lausanne 2010, 134 p.

Serres Michel, *Musique*, Le Pommier, Paris 2011, 166 p.

Teilhard de Chardin Pierre, *Le rayonnement d'une amitié. Correspondance avec la famille Bégouën (1922-1955)*, Lessius, Bruxelles 2011, 320 p.

Thélot Claude, *François Varillon. L'éveilleur spirituel*, de l'Atelier, Paris 2011, 208 p.

Van Gaver Falk, *L'écologie selon Jésus-Christ*, L'Homme nouveau, Paris 2011, 172 p.

Le CEDOFOR

Centre de documentation et de formation religieuses, pour des emprunts de livres, des recherches, la consultation de revues et de documents.

18 r. Jacques-Dalphin
1227 Carouge
☎ 022 827 46 78

www.cedofor.ch

Pentecôte

Partout dans le monde, des gens se préparent à la fin du monde. Il faut dire que le fameux 21 décembre 2012, qui clôt le système calendaire maya, approche à grands pas avec son cortège de calamités en tous genres. Ce n'est pas la première fois - et ce ne sera pas la dernière - que des Terriens brutalement confrontés à leur finitude sous l'effet de quelque prédiction biscornue s'en affolent et tentent de s'en prémunir. Des prophéties de Nostradamus à celles de saint Malachie, des fantasmes millénaristes liés à l'an 2000 aux délires provoqués par la mise en service du grand collisionneur de hadrons du CERN, sans oublier les élucubrations de tant de gourous, voyants, ufologues, astrologues et autres déjantés du Nouvel Age, impossible de dresser la liste de toutes les annonces - ratées - de fin du monde qui ont paniqué le monde depuis que celui-ci est monde. Voilà qui devrait quand même faire réfléchir tous ceux

et celles qui se préparent à la prochaine apocalypse, non pas en priant, mais en creusant des bunkers et en remplissant leurs frigos. D'autant que si le monde devait effectivement prendre fin le 21 décembre 2012, eh bien, ce serait également la fin des bunkers et des frigos !

Loin de moi, toutefois, l'idée de me moquer de cette vaste angoisse cosmique, qui n'est comique qu'en surface étant donné qu'un jour ou l'autre nous vivrons tous la fin du monde. Cela s'appelle la mort et c'est inéluctable. Creuser un trou dans la terre et le garnir de vivres en prévision du grand passage n'a donc rien de dérisoire. Peut-être cela s'apparente-t-il au cérémonial funéraire de l'ancienne Egypte ou de certaines peuplades animistes contemporaines, qui prennent soin d'enterrer leurs défunts avec des réserves de vêtements et de nourriture. Qui sait ?

Face à l'échéance ultime, chacun réagit comme il peut. En la refusant, en essayant de l'oublier par tous les moyens, en regardant des trucs débiles à la télé, en mangeant du chocolat, en buvant des coups, en gagnant des sous, en promenant son chien, en

caressant son chat, en cultivant son jardin, en jouant au foot ou au poker, en faisant l'amour ou la guerre, en philosophant, en écrivant des vers, en se tournant vers l'art, vers la science ou vers Dieu. Mais toujours se pose la question du sens, car, au final, c'est la seule question qui compte. A quoi ça rime de vivre et de mourir ? Quel est le but et le dessein ? Hou hou ! C'est habité là au-dessus ? Y'a quelqu'un ?

Rien de nouveau sous le ciel noir. Moi aussi j'implore et je crie, je m'inquiète et je tape au plafond, rêvant à la folie devant tant de mystères, fenêtres grandes ouvertes pour que les anges entrent, contemplant les étoiles qui battent comme des cœurs. Et voici qu'un souffle immense descend des hauteurs et que s'éclaire la scène où se joue depuis tant de millénaires la comédie humaine. Soudain je vois tout d'un œil neuf, distinguant à la fois les détails et l'ensemble, embrassant d'un même regard les coulisses et les décors, les acteurs, les ficelles de l'intrigue et le sens de l'histoire, et même la silhouette lumineuse, ineffable, du Suprême maître d'œuvre, à la fois scénariste et réalisateur.

Et soudain, je sais tout sans comprendre. Je sais que tout est vrai de ce que je pressentais. Je sais que j'ai raison et que Stephen Hawking a tort, sauf son respect. Malgré son génie auquel je rends hommage, et quoi qu'il prétende dans son dernier bouquin, l'Univers ne s'est pas créé lui-même à partir de rien, non monsieur ! Il y a un but et un dessein. Il y a quelqu'un au commencement et au bout du chemin. Joyeuse Pentecôte à tous, alléluia !

Gladys Théodoloz



Editions Saint-Augustin



Olivier Roduit
**La chapelle
Notre-Dame du Scex**

■ Fr. 49.–

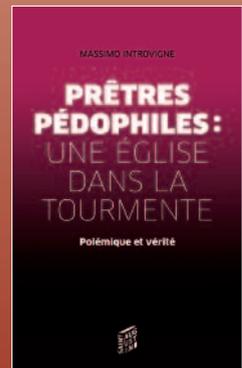


Isabelle Millioud
**La mort
accompagnée**

■ Fr. 22.–

Massimo Introvigne
**Prêtres pédophiles :
une Eglise
dans la tourmente**
Polémique et vérité

■ Fr. 38.–



Michel Salamolard
Prêtres, et après ?

■ Fr. 38.–



Isabelle Prêtre
**Jésus
ou le Premier
de cordée**

■ Fr. 33.–